

LE

VOYAGE A PONTOISE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. ALPHONSE ROYER ET GUSTAVE VAEZ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le second théâtre Français (Odéon),
le 14 avril 1842.

Pour s'établir dans ce monde, on fait tout ce qu'on
peut pour y paraître établi.

LA ROCHEFOUCAULT. — *Maximes.*

DISTRIBUTION :

DE VALGENCY, banquier.....	M. SAINT-LÉON.
DUPARC, son beau-frère, négociant.....	M. DEROSSELLE.
LÉONARD THIERRY, compositeur de musique (*).....	M. L. MONROSE.
ALBERT THIERRY, ingénieur civil.....	M. E. BARON.
FLORESTAN DÉRONVAL.....	M. E. PIERRON.
ROBERT, homme d'affaires.....	M. ROUSSET.
GERMAIN, valet de chambre de M. de Valgency.....	M. VAMPA.
UN HUISSIER.....	M. SENEZ.
M ^{me} HÉLOÏSE DE VALGENCY, femme du banquier.....	M ^{me} DOLIGNY.
LUCIE, fille de Duparc.....	M ^{lle} J. BERTHAULT.
UN GARÇON DE RESTAURANT.	
DEUX RECORS.	
UN CHASSEUR, grande livrée.	

ACTE I.

Un salon à l'hôtel de Valgency. Portes au fond et sur les côtés. — Une table, à la gauche de l'acteur, couverte de papiers et de journaux. Près de la table, un fauteuil. Du côté opposé, une petite table sur laquelle se trouvent quelques feuillets de musique manuscrite.

SCÈNE I.

DUPARC, LUCIE, DE VALGENCY, entrant par la gauche; puis, du côté opposé, HÉLOÏSE.

DE VALGENCY.
Je vous dis, mon cher beau-frère, que vous avez tort.

DUPARC.
Je vous dis, mon cher beau-frère, que j'ai raison.

LUCIE.
Mon père, mon oncle, au moment de vos adieux...

DUPARC.
Et si je vous confie ma fille pendant mon voyage en Allemagne, je n'exige pas moins qu'elle soit dirigée à ma guise.

HÉLOÏSE, entrant.
J'entends disputer, mon frère doit être ici.

(*) Le rôle de Léonard exigeant à la fois verve, mordant, jeunesse et bon ton, les directeurs de théâtre sont invités à choisir pour ce rôle, sans distinction d'emploi, l'acteur qui réunit le mieux les qualités de jeune premier et de premier comique.

LES AUTEURS.

DUPARC.

C'est votre mari, qui veut, comme d'habitude, régler mes affaires.

DE VALGENCY.

Si vous ne m'écoutez, vous ferez une sottise.

DUPARC.

C'est votre opinion?... cela me suffit. En faisant le contraire, je suis sûr d'agir sensément.

DE VALGENCY.

Voilà, depuis votre arrivée à Paris, deux visites et autant de querelles.

DUPARC.

Parce qu'il y a ici une allure de maison, une singerie de grand seigneur qui ne me va pas.

HÉLOÏSE.

Parce que vous n'êtes et ne serez jamais qu'un marchand.

DUPARC.

Et, je m'en vante, un bon fabricant comme mon père, qui était le vôtre, ne vous en déplaît, à moins que vous n'ayez eu des aïeux depuis que vous êtes la femme d'un banquier et que votre mari a acheté un titre de baron.

DE VALGENCY.

Allons, autre chose, à présent.

DUPARC.

J'aurais mieux fait de ne retirer ma fille de sa pension que pour la marier...

DE VALGENCY.

Ceci me regarde.

DUPARC.

A un honnête industriel plutôt que de l'abandonner...

DE VALGENCY.

Je ne reçois dans mon hôtel que des nobles, les princes de la banque et des artistes que je protège.

HÉLOÏSE.

Ma nièce se façonne, chez moi, aux usages du beau monde.

DUPARC.

Halte là! pour la première fois de ma vie j'ai assisté avant-hier, ici, à une réunion...

LUCIE.

Quelle jolie fête! comédie, bal...

DUPARC.

Lampions et gardes municipaux. C'était superbe; votre comédie surtout, où, par parenthèse, je vous ai trouvé fort ridicule.

DE VALGENCY.

C'était mon rôle.

DUPARC.

Quant à ces vignettes du journal des modes, qui dansaient dans vos quadrilles...

DE VALGENCY.

Prenez garde, je pourrais vous citer certains de ces quadrilles où il y avait plus de quinze millions en l'air.

HÉLOÏSE.

Sans compter les espérances.

LUCIE.

Si vous aviez causé avec l'un de mes danseurs, il vous aurait plu beaucoup... Pas de fautilité, une conversation pleine de raison... une figure distinguée...

HÉLOÏSE, à Lucie.

M. Florestan Déronval, sans doute?

LUCIE.

Oh! non, pas lui.

DUPARC.

Je vous conseille de le vanter, votre M. Florestan Déronval... J'ai eu la curiosité de m'informer de son nom... un merveilleux qui, sous prétexte d'aimer les chevaux anglais, parle leur langue... un joli jargon.

HÉLOÏSE.

Oh! un jeune homme charmant.

DE VALGENCY.

Et riche.

DUPARC.

Ah! voilà le grand mot lâché: riche! Ça équivalait à tous les talents, n'est-ce pas? Eh bien! moi, pour que j'honore les gens, il faut que je les sache bons à quelque chose.

DE VALGENCY.

Vous êtes un saint-simonien.

DUPARC.

Cette protection aux artistes dont vous vous vantez, sur qui descend-elle? Qu'un jeune homme vienne vous la demander, qu'il ait du talent, mais qu'il soit pauvre, je parie que vous l'éconduisez pour qu'il ne soit pas vu médiocrement habillé dans vos salons.

HÉLOÏSE.

Quel beau discours!

(Elle s'assied auprès de la table à droite et prend un journal de modes.)

DE VALGENCY.

Vous anrez de droit les frères grondeurs, si jamais vous jouez la comédie avec nous.

DUPARC, avec colère.

La comédie? Je vous... (Haussant les épaules, il reprend avec calme.) je vous laisse, car la diligence... Avez-vous dit à votre valet de chambre de m'aller chercher un fiacre?

LUCIE.

Oui, mon père.

(Elle sort un instant par le fond, puis revient auprès d'Héloïse.)

DE VALGENCY.

Ah! j'oubliais... Je suis chargé de vous demander, de la part de M. Robert...

DUPARC.

M. Robert, l'homme d'affaires que vous m'avez donné pour gérer ma propriété de Pontoise?... Je n'ai pas grande confiance en lui. Que me veut-il?

DE VALGENCY.

Votre maison de Pontoise n'ayant pas été louée pour cet été, l'autorisez-vous à louer séparément le petit pavillon du jardin?

DUPARC.

Soit.

GERMAIN, entrant.

La voiture de M. Duparc est avancée.

DUPARC.

Adieu, M^{me} la Baronne... M. de Valgency!

DE VALGENCY.

Sauvage alsacien!

DUPARC.

Mon manteau?

LUCIE.

Vous l'avez laissé dans le cabinet de mon oncle.

DUPARC.

C'est juste.

DE VALGENCY.

Vous le prendrez en passant. Héloïse, venez-vous déjeuner ?

HÉLOÏSE.

Je vous suis.

LUCIE.

Moi, je vais accompagner mon père jusqu'en bas.

DE VALGENCY.

Germain, vous n'introduirez que M. Déronval.

(Tous sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

GERMAIN; puis, ALBERT.

GERMAIN.

La voiture de M. Duparc! un fiacre, qui le mène à la diligence! Il paraît que la famille de Madame, c'est du petit monde.

ALBERT, entrant.

M. de Valgency ?

GERMAIN.

Monsieur n'y est pas.

ALBERT.

C'est l'heure du rendez-vous qu'il m'a donné.

GERMAIN.

C'est différent... Monsieur est en affaires.

ALBERT.

Portez-lui ma carte.

GERMAIN, à part.

Il garde son chapeau sur la tête, ce doit être un capitaliste.

(Il salue et sort par la gauche.)

SCÈNE III.

ALBERT, seul.

C'est ici... à cette place que j'ai dansé avec elle... C'est là que j'ai ramassé ce carnet tombé de ses mains... et que j'ai osé ne pas lui rendre. Ah! si je réussis dans l'entreprise qui m'amène... alors il me sera permis d'avouer cet amour... Mais mon frère Léonard, le maître de musique de ces dames, n'est pas avec moi; sorti de bonne heure, il devait revenir pour faire valoir mon projet. Du reste, son absence est de bon augure pour la démarche qu'il fait. Puisse-t-il obtenir ce feuilleton de musique qu'on lui a promis dans un nouveau journal! On vient, c'est Léonard.

SCÈNE IV.

ALBERT, LÉONARD, un rouleau de musique à la main.

ALBERT.

Eh bien ?

LÉONARD.

« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. »

ALBERT.

Ce feuilleton...

LÉONARD.

Donné... à je ne sais qui... un homme du monde, m'a-t-on dit.

ALBERT.

Encore un espoir déçu!

LÉONARD.

Tu attends ton audience ?

ALBERT.

M. de Valgency est en affaires.

LÉONARD.

Tu veux dire qu'il est à déjeuner. (Signe de dénégation d'Albert.) Parbleu, je viens de l'apercevoir, de la cour, faisant tête à un superbe pâté de foie d'oie, dont l'influence le disposera bien. Ah ça! il s'agit d'obtenir son patronage pour ton projet, tu comprends toute l'importance de cette entrevue ?

ALBERT.

Elle décidera du bonheur ou du malheur de ma vie.

LÉONARD.

De l'ambition! bravo! il ne te manque plus qu'un peu moins de modestie; ton protecteur va venir, parle lui avec aplomb de ton talent, du sien, surtout, tu es sûr qu'il croira au moins la moitié de ce que tu lui diras.

GERMAIN, revenant.

M. le baron ne peut recevoir personne dans ce moment. Si Monsieur veut repasser plus tard.

ALBERT, à Léonard.

Avoir attendu ce moment avec tant d'impatience...

SCÈNE V.

ALBERT, LÉONARD, GERMAIN, FLORESTANT, paletot blanc makintosh, habit de cheval par dessous; feutre gris, une canne mince et d'environ un demi-mètre de longueur.)

FLORESTAN.

Un cheval de mille écus! il vient de se couronner à la porte de l'hôtel. (Il lorgne Albert, puis Léonard, à qui il dit :) Salut, cher. (À Germain.) Valgency est là ?

LÉONARD.

Oui, mais occupé d'affaires très graves, à ce qu'il paraît.

FLORESTAN.

Oh! les consignes ne sont pas pour moi. Germain; va m'annoncer.

GERMAIN.

Par ici, Monsieur.
(Florestan lorgne une seconde fois Albert et sort,
suivi de Germain.)

SCÈNE VI.

ALBERT, LÉONARD.

ALBERT.

Un fat que je ne puis souffrir.

LÉONARD.

M. Florestan Déronval... Tu as tort.

ALBERT.

J'ai tort ?

LÉONARD.

C'est l'oracle de la maison, et si tu veux obtenir quelque chose ici, déteste-le, mais trouve lui de l'esprit et du bon goût.

ALBERT.

Jamais.

LÉONARD.

Que diable ! je suis bien parvenu à en trouver au baron de Valgency.

ALBERT.

Je ne veux rien devoir à une complaisance servile, je suivrai droit mon chemin.

LÉONARD.

Mon pauvre Albert les mathématiques t'ont faussé l'esprit. Dans le monde où nous sommes appelés à vivre, pas de chemin plus long que la ligne droite.

ALBERT.

Qu'importe ?

LÉONARD.

Où t'a conduit cette théorie viciense ? Tu sors de l'école polytechnique ; par un effet de sa munificence, le gouvernement te place au Gros-Cailou, dans la manufacture royale des tabacs ; là, tu n'es pas dans ta sphère, et tu te mets à rédiger de magnifiques plans industriels.

ALBERT.

Pouvais-je emprisonner mes idées dans une obscure fabrication où je me sentais inutile ?

LÉONARD.

Eh ! que deviendrions-nous, bon Dieu ! si tous ceux qui se sentent inutiles donnaient comme toi leur démission...

ALBERT.

Mais...

LÉONARD.

Moi, qui te parle, ne me suis-je pas figuré pendant dix ans que, pour arriver au théâtre, un compositeur devait suivre aussi la ligne droite, c'est-à-dire remporter le grand prix de Rome ; je l'obtins ; on m'envoya pour ce fait passer trois ans de vie, aux frais des contribuables, à jouer au billard et à fumer des cigarettes dans la capitale du monde chrétien, et à mon retour, malgré mes titres évidens, je fus éconduit... En résultat, je cours le cachet et j'écris des feuilletons, j'ai travaillé quinze ans la musique, et c'est la littérature qui me fait vivre.

ALBERT.

Et nos plus belles années passent ainsi !

LÉONARD.

Est-ce que je me décourage, moi ? Ne pouvant trouver un poème, n'ai-je pas été jusqu'à m'en faire un moi-même, et ne m'as-tu pas vu bravement écrire mon opéra de *Séostris*, paroles et musique, à la sueur de mon génie et à coups de dictionnaire des rimes.

ALBERT.

Oui, et l'on refusa ta pièce.

LÉONARD.

Après six mois d'attente !... C'est ici, à l'hôtel de Valgency, que j'abordaï dans mon naufrage.

ALBERT.

Consentira-t-on à y jouer ton opéra ?

LÉONARD.

Jel'obtiendrai de la baronne. Voici mon grand air que je lui apporte, (Il va déposer son rouleau de musique sur la table à droite.) et j'y aigléssé certain papier... Je veux qu'elle ait un intérêt de vanité à trouver mes œuvres admirables... pour que je ne sois plus seul de cette opinion... Quant au baron, c'est moi qui fais son éloge dans les journaux.

ALBERT.

Et tu n'as pas honte ?

LÉONARD.

Il le rédige avec moi, mais enfin il m'en a bien quelq'obligation. Tu vois déjà qu'à ma demande il t'a invité à son bal... Mais pour qu'il fit ce que nous attendons de lui, il faudrait... il faudrait que tu te laissasses guider par moi.

ALBERT.

Quelle est ton idée ?

LÉONARD.

Écoute ! un philosophe célèbre qui a écrit tout un évangile sur l'égoïsme, et qui méritait de vivre dans notre siècle, la Rochefoucault, a dit dans une de ses maximes : « Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paraître établi. » Ce qui veut dire que pour faire fortune il faut avant tout paraître riche. Donc, invente une fortune à venir pour suppléer à celle que tu n'as pas.

ALBERT.

D'où nous viendrait-elle, d'un oncle d'Amérique ?

LÉONARD.

Où de Russie. Justement, nous en avons un établi à Riga... Qui sait s'il n'est pas devenu riche ?

ALBERT.

Depuis long-temps nous n'avons pas entendu parler de lui.

LÉONARD.

Justement, c'est un indice... à tout hasard je lui ai écrit... s'il voulait seulement nous prêter 200 mille francs, nous aurions bien vite du génie.

ALBERT.

Non, permets-moi de ne pas désespérer de mon siècle, et de croire, jusqu'à preuve du contraire, que le mérite personnel peut encore conduire à la fortune.

LÉONARD.

Le baron ne t'écouterà pas, et dans dix ans tu te verras au même point.

ALBERT.

Mon Dieu! et elle sera mariée à un autre.

LÉONARD.

Mariée!.. Tu es amoureux?

ALBERT.

Léonard! privé dès mon enfance des embrassements d'une mère, jusqu'ici notre amitié avait été l'unique et douce consolation de ma vie, aujourd'hui l'amour s'est emparé de toutes les forces de mon cœur; si j'ai de l'ambition, c'est pour elle, c'est pour la mériter : les biens que j'enviais n'ont plus de charme qu'avec elle.

LÉONARD.

Mais qui ça, elle?

ALBERT.

Ne te l'ai-je pas dit? Lucie.

LÉONARD.

La nièce du banquier?

ALBERT.

En la voyant, en causant avec elle à ce bal, il me sembla que tout le temps passé jusqu'alors avait été perdu, et je tremblai en songeant à tout le bonheur que je pouvais perdre. Voilà pourquoi je hais ce Florestan, qui au bal ne l'a pas quittée...

LÉONARD.

Erreur! Il est en titre auprès de la baronne.

ALBERT.

Est-il vrai?

LÉONARD.

Sans doute... Et où en es-tu avec la nièce?

ALBERT.

Ses regards, ses paroles, vagues en apparence... malgré moi, je les interprétais comme une promesse entre son cœur et le mien, mais je n'ai pas osé lui faire l'aveu...

LÉONARD.

De quoi donc as-tu parlé pendant tes deux contredanses!.. Il faut lui déclarer ta passion, et je m'en charge.

ALBERT, effrayé.

Léonard...

LÉONARD.

Moi, j'attaque le centre de la place pour assurer le triomphe de *Sesostris*... Je m'établis en rival du terrible Florestan; ce papier glissé dans mon grand air, c'est une déclaration.

ALBERT.

Quelle imprudence!

LÉONARD.

Allons donc, ce n'est pas une déclaration de guerre.

ALBERT.

On vient.

LÉONARD, regardant de loin par la porte à gauche.

C'est toute la famille qui sort de la salle à manger.

ALBERT, à part.

Si je pouvais l'entrevoir. (Haut.) M^{me} de Valgency s'arrête pour causer avec M. Florestan... M. de Valgency semble réfléchir...

LÉONARD.

Réfléchir!.. pas possible... (Il regarde.) Tu te trompes, il digère.

ALBERT.

Je ne puis rester.

LÉONARD.

Va, mais reviens bientôt... j'aurai parlé au baron.

ALBERT.

Oui. (Prêt à sortir, il aperçoit Lucie qui paraît en scène.) C'est elle!

LUCIE, à part, avec émotion.

Mon danseur!

(Albert hésite, mais apercevant M^{me} de Valgency qui entre donnant le bras à Florestan, il salue et sort.)

SCÈNE VII.

LÉONARD, LUCIE, HÉLOÏSE, FLORESTAN.

FLORESTAN.

J'ai envoyé John commander les chevaux à la poste.

HÉLOÏSE.

Il faut que nous soyons à Chantilly vers deux heures.

FLORESTAN.

Tout annonce des courses magnifiques... Je me suis encore engagé dans un *handicap* et dans le *two years old stake*.*

HÉLOÏSE.

Vous m'avez expliqué ce que cela signifie...

FLORESTAN.

Course des élèves de deux ans... Nous autres hommes de cheval, nous ne pouvons dire cela en français, sous peine d'être déshonorés. Pour le *French Derby*... c'est le prix du *Jockey-Club*, je fais courir *Hélène*, une bête de sang, divinement entraînée... Afin d'éviter la fatigue, elle est venue de Versailles en voiture de poste, car elle a sa voiture; vous verrez aussi mon nouveau jockey, il est comme mon *ride stik*.

(Il montre sa petite canne.)

LÉONARD, à part.

Quelle galanterie de propos.

HÉLOÏSE.

Ah! c'est vous, M. Léonard.

FLORESTAN, à Léonard.

Je suis bien aise de vous revoir... j'aurai quelquefois recours à vous... on m'a prié de faire le feuilleton de musique dans un nouveau journal.

LÉONARD, à part.

Celui qui m'était promis!

FLORESTAN.

Je compte sur vous pour quelques expressions techniques.

LÉONARD, à part.

Il fallait un musicien, on choisit un homme de cheval!

HÉLOÏSE.

Vous pouvez nous laisser, M. Léonard: nous ne prendrons pas leçon ce matin.

LÉONARD, à part.

Allons, bon, un contre-temps.

*Prononcez : *Hendikop*. — *Tou hier auld stoke*.

LUCIE.
Mais, ma tante, pourquoi donc?.. nous avons encore près d'une heure, et en attendant votre marchande de modes...

HÉLOÏSE.
Le piano n'est pas même remplacé.

FLORESTAN.
Le surlendemain d'un bal.

HÉLOÏSE.
C'est un désordre.
(Florestan ôte son paletot qu'il dépose sur une chaise au fond.)

LÉONARD.
Qu'importe? je puis donner à Mademoiselle sa leçon d'harmonie.

LUCIE.
Sans doute.

HÉLOÏSE.
Comme tu voudras.
LUCIE, prenant les feuillets de musique sur la table à droite.

J'ai là mon travail.
LÉONARD, à part.
D'abord, ma déclaration à son adresse... (Haut.) Voici, M^{me} la Baronne, le grand air de mon opéra que vous m'avez demandé.

HÉLOÏSE, souriant.
C'est-à-dire que vous m'avez offert; voyons.

LÉONARD, regardant Florestan, à part.
Devant lui! (Haut.) Non, pas à présent, de grâce... ma modestie!.. quand vous serez seule, devant votre piano... et ne soyez point sévère, persuadez-vous du sentiment qui m'a inspiré.

LUCIE, à qui Florestan semble dire des galanteries à voix basse.

Quand vous voudrez, M. Léonard.
LÉONARD.
A vos ordres, Mademoiselle. (A part.) Voyons où en est mon frère.

HÉLOÏSE, s'asseyant près de la table à gauche.
M. Florestan, si une leçon de musique ne vous ennue pas trop...

FLORESTAN.
Il n'y a d'ennui qu'ou vous n'êtes pas, Madame.

HÉLOÏSE, bas.
J'ai d'ailleurs une querelle à vous faire.
FLORESTAN, bas.

A moi!
(Il prend une chaise et s'assied à côté d'Héloïse. Leur conversation continue tout bas.)

LUCIE, à Léonard.
Voici mon travail.
LÉONARD.
Le bal a-t-il rempli votre sommeil de songes bien rians?

LUCIE.
Oh! oui... Vous êtes-vous amusé?
LÉONARD.
Ce n'est pas à moi qu'il a laissé les impressions les plus fortes... Là, quand vous êtes entrée, quelqu'un me disait encore...

LUCIE.
Ce jeune homme qui vous quittait... En effet, je crois l'avoir vu.

LÉONARD.
Il a été assez heureux pour danser avec vous.

LUCIE.
Vous le connaissez?
LÉONARD.
C'est mon frère.
LUCIE, avec amabilité.
Votre frère.
LÉONARD.
Albert...
LUCIE, l'arrêtant.
On nous regarde.
LÉONARD, haut.
«Principe de l'accord, règle générale...»
(Il présente une chaise à Lucie, et s'assied aussi près de la table à droite.)
FLORESTAN, à Héloïse.
Il m'avait semblé que M. Léonard parlait bas à votre nièce.

HÉLOÏSE.
Prétexte pour ne pas répondre.
FLORESTAN.
Gardez-vous de le croire, quand ma justification est si douce.

LÉONARD, les regardant, à part.
Je crains qu'elle ne trouve devant lui...
LUCIE, timidement.
Il paraît triste, M. votre frère... il n'a dansé que deux fois, avec... la même personne.

LÉONARD, à part.
Elle a compté... (Haut.) Et s'il n'a pu obtenir d'elle que deux engagements... s'il a mis ensuite tout son bonheur à la voir danser, même avec d'autres.

LUCIE, à part.
Il lui a parlé!
LÉONARD, à Lucie.
Ah! s'il pouvait apprendre qu'il a laissé un souvenir pareil à celui qui est dans son cœur...
LUCIE, très troublée.

Monsieur...
(Léonard baisse la voix et continue avec chaleur.)
FLORESTAN, à Héloïse.
Jalouse! N'avez-vous pas reconnu qu'il était prudent de paraître empressé auprès de Lucie pour détourner l'attention?

HÉLOÏSE.
Sans doute, mais...
FLORESTAN.
Prenons garde... ce maître de musique pourrait faire des conjectures. (Il se lève et ajoute à part.) Et puis, la leçon me paraît bien mystérieuse.

LÉONARD, l'apercevant.
Très bien, Mademoiselle. Vous comprenez avec une facilité surprenante.
FLORESTAN.
M. Léonard paraît satisfait de sa charmante écolière?

LÉONARD, se levant.
Perfectly well. Impossible de trouver des dispositions plus heureuses.
HÉLOÏSE, découvrant la lettre dans le manuscrit.
Une déclaration... lui! Oh! délicieux.
LÉONARD, la regardant, à part.
Mon épître! L'attaque est faite sur tous les points.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE VALGENCY, un carnet de bourse à la main.

DE VALGENCY, à Héloïse.

La marchande de modes et la couturière doivent être dans ton appartement... Je les ai vues traverser la cour.

FLORESTAN.

Les affaires avant les plaisirs.

HÉLOÏSE.

M. Florestan, vous, qui avez si bon goût...

FLORESTAN, passant auprès d'elle.

Votre ministre des modes vous suit au conseil.

HÉLOÏSE, à Florestan, en regardant Léonard.

Venez! J'ai bien des choses à vous dire.

(Ils sortent par la droite.)

GERMAIN, annonçant.

M. Albert Thierry.

LUCIE, à part.

C'est lui!

DE VALGENCY, s'asseyant devant la table à gauche.

Qu'est-ce qu'il me veut?

LÉONARD.

Mon frère, à qui vous avez permis de venir vous expliquer un projet...

DE VALGENCY.

C'est que dans ce moment...

LUCIE.

Oh! à votre aise, mon oncle... (Elle fait signe à Germain d'introduire.) Ma leçon est finie, et pour ne pas vous déranger... je sors... (Bas, à Léonard.) Le moment est favorable.

SCÈNE IX.

DE VALGENCY, LÉONARD, ALBERT.

LÉONARD.

Voici mon frère; M. le Baron excusera sa timidité bien naturelle, en présence d'une aussi haute illustration.

DE VALGENCY.

Certainement, j'excuse, j'excuse... (A part.) J'ai remarqué que ce maître de musique s'exprime fort bien.

ALBERT, à part.

Mon sort va se décider.

LÉONARD, bas.

Pas d'imprudence!

ALBERT, à Valgency.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je viens dans un moment inopportun, je m'étais présenté ce matin...

DE VALGENCY.

J'avais oublié...

LÉONARD.

Quand on porte dans sa tête les destinées du monde industriel...

DE VALGENCY, écrivant sur son carnet.

Parlez, je vous écoute.

ALBERT.

Monsieur, j'ai médité le projet d'un chemin de fer.

DE VALGENCY.

Ah! ah! un chemin de fer... mauvais!.. Une

grande ligne, je ne dis pas, mais c'est le gouvernement qui les fera, et les chemins d'agrément, serviteur... autant vaudrait, en commandite, les montagnes russes.

ALBERT.

C'est au commerce que mon projet doit profiter... Les difficultés de l'entreprise, en apparence insurmontables, ont seules, je crois, empêché d'y songer.

LÉONARD.

Grace aux études faites par lui, ces difficultés disparaissent complètement.

ALBERT.

J'ai ici le tracé du projet, la levée des plans.

DE VALGENCY, écrivant.

Cinq, retins neuf... Mon Dieu! jeune homme, je vous le dis, ce genre de projets, ce n'est pas mon affaire... Que ne vous adressez-vous...

ALBERT.

Je ne connais personne, Monsieur...

LÉONARD, vivement.

D'aussi capable que vous, et après la gracieuse invitation pour votre bal...

DE VALGENCY.

On invite tout le monde.

ALBERT.

J'avais espéré que vous daigneriez être notre protecteur à tous les deux, car mon frère, aussi, peut vous devoir son avenir, il a composé un opéra...

LÉONARD.

Sésostris, paroles et musique.

ALBERT.

Et s'il obtenait un premier succès, ici, sur le théâtre de votre hôtel...

LÉONARD.

Qui est le rendez-vous de tous les auteurs en vogue, de toutes les célébrités qui s'honorent de vous connaître.

DE VALGENCY, souriant avec orgueil, il ferme son carnet et se lève.

Monsieur...

ALBERT.

Ce succès obtenu sous votre patronage lui créerait une réputation...

LÉONARD.

Comme un reflet de la vôtre!.. Vous plairait-il faire organiser une représentation de mon *Sésostris*?

DE VALGENCY.

Ceci regarde M. Florestan et ma femme.

LÉONARD, à part.

Toujours Florestan.

DE VALGENCY.

La musique n'est pas mon fort... je m'en tiens aux proverbes, aux petites comédies... Je n'ai pas d'oreille.

LÉONARD.

Vous me surprenez; quant à mon frère, c'est de vous seul que dépend...

ALBERT.

Puis-je vous laisser ces papiers?

DE VALGENCY.

Laissez-les... (Albert les lui remet. Il les dépose sur la table et se rassied.) Je verrai... j'examinerai...

LÉONARD.

Avec cet esprit supérieur...

ALBERT.

Quand pourrai-je...

DE VALGENCY.

Revenez dans quinze jours... dans un mois...

LÉONARD, à part.

Un mois!..

ALBERT.

Un mois d'attente... Ah! Monsieur! c'est bien long... J'ai passé déjà tant d'années à attendre... C'est parce que l'espérance est usée en moi que je m'enhardis à devenir peut-être importun. J'ai, comme mon frère, employé toute ma jeunesse à acquérir un peu de talent... Nous sommes sans fortune, sans parens...

LÉONARD, vivement.

A l'exception d'un oncle, négociant à Riga... immensément riche...

ALBERT, l'interrompant.

Nous n'avons rien à espérer que de notre travail, et mon travail, à moi, a été stérile jusqu'ici... C'est mon frère qui me soutient.

LÉONARD, à part.

Le malheureux! il se perd!..

DE VALGENCY, froidement.

C'est fort honorable!..

(Il prend sur la table un journal, et se met à lire.)

ALBERT.

Voilà notre situation, Monsieur... Je vous l'ai fait connaître sans fausse honte, parce que je suis persuadé qu'elle intéressera votre cœur...

DE VALGENCY, avec froideur.

Certainement, je...

ALBERT.

Tendre la main à deux jeunes gens qui ont foi en eux-mêmes, leur donner le moyen de parvenir... c'est un noble rôle digne de votre position et des sentimens que je vous suppose.

DE VALGENCY.

Ma bienfaisance est connue...

ALBERT, à part, avec un mouvement de fierté.

Sa bienfaisance!..

LÉONARD, à part.

Il va tout à l'heure lui offrir 20 francs.

DE VALGENCY.

Mais, faites-moi le plaisir de me dire en quoi je puis vous aider?

ALBERT.

En donnant à mon idée votre patronage.

DE VALGENCY.

Avez-vous de l'argent?

ALBERT.

Créée par vous, une commandite...

DE VALGENCY.

Ah! arrêtons-nous... Si vous apportiez des capitaux... bien... mais avec vos plans... on voit trop que vous cherchez à faire fortune... D'ailleurs, je n'ai pas un sou à y mettre... Vous me demanderiez 1000 francs, que je ne pourrais pas vous les donner... Désolé, mon cher, mais il est inutile de m'en parler davantage...

(Albert porte avec douleur la main à son front, puis vivement il va prendre son chapeau à droite.)

LÉONARD, le suivant.

Eh bien?..

ALBERT.

Il ne me reste plus d'espoir!..

LÉONARD.

Si fait... de par sa femme... Elle a ma déclaration... Tout va changer de face.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Mon cher Baron, je vous annonce que M^{me} de Valgency fera sensation dans le monde du sport... Ah ça! vous viendrez.

DE VALGENCY.

Sitôt après la bourse, pour dîner...

FLORESTAN.

Et nous boirons, je l'espère, au triomphe d'Hélène. Je cours chez Susse acheter un *book* pour écrire mes paris..

DE VALGENCY.

Vous avez des revanche à prendre...

FLORESTAN.

Suis-je en perte?.. Je n'ai pas compté... Ah! il faut encore que j'aille chez moi chercher de l'argent... à tout hasard...

(Il va prendre son paletot, qu'il remet.)

DE VALGENCY.

Comment! ne suis-je pas là...

FLORESTAN.

Ma foi! c'est m'obliger; et si vous voulez me donner 4 ou 5000 francs.

DE VALGENCY.

Ma caisse est à votre disposition...

FLORESTAN.

Vous m'évitez la course la plus longue.... (Revenant se placer entre Léonard et M. de Valgency.) Ah! c'est encore vous, M. Léonard... N'avez-vous rien oublié dans le morceau de musique remis à M^{me} de Valgency?

LÉONARD.

Hein?

FLORESTAN.

Un... papier...

LÉONARD.

Un papier...

FLORESTAN.

Que je me suis chargé de vous rendre... le voici. Vous reconnaîtrez sans doute aux premiers mots: « Un malheureux qui aime en silence... »

LÉONARD.

Monsieur...

DE VALGENCY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FLORESTAN.

Une page de roman inédit, j'imagine... quel-que feuilleton pour le journal de M. de Valgency...

DE VALGENCY.

Ah! voilà, voilà!..

LÉONARD, à part.

J'enrage!..

ALBERT, à part.

L'imprudent!

FLORESTAN.

Il ya de la chaleur, de la passion...

DE VALGENCY.

Voyons...

LÉONARD, voulant prendre la lettre.
Permettez...

DE VALGENCY.

Je vous en dirai mon avis...

FLORESTAN, à part.

C'est plus drôle!..

(Il donne la lettre à Valgency.)

DE VALGENCY, lisant.

« Un malheureux qui souffre en silence, et
qui n'a d'espoir que dans votre pitié... »

LÉONARD, passant devant Florestan et reprenant
la lettre.

De grâce, Monsieur... c'est... cela n'était
pas destiné...

DE VALGENCY.

Ah! ah! je comprends... un premier jet...

FLORESTAN, avec une insolence moqueuse.

Un roman par lettres... c'est bien vieux,
mon cher, et si vous m'en croyez, restez en
là... Ça n'aura pas de succès.

DE VALGENCY.

Ecoutez les conseils de M. Florestan : il s'y
connaît.

LÉONARD.

J'aurais préféré que Monsieur me fit sa cri-
tique à moi seul.

ALBERT, bas, à Florestan.

Il y aurait eu plus de courage.

DE VALGENCY.

Oh! moi, c'est comme si je n'y étais pas...
C'est entre vous deux... cela.

FLORESTAN.

Je ne croyais pas vous rencontrer encore là...
Mais vous attendiez peut-être de M^{me} de Val-
gency... le cachet de votre leçon.

LÉONARD, bas.

Je paie aussi celles qu'on me donne, Mon-
sieur... Quand il vous plaira.

FLORESTAN.

Désolé, je pars pour Chantilly... (Au ban-
quier.) Adieu, je reviens au plus tôt, pour ne
pas faire attendre ces dames.

DE VALGENCY.

Votre argent sera prêt... Je vais moi-même
à la caisse, j'ai mes bordereaux à prendre.

FLORESTAN.

Je puis sortir par là.

SCÈNE XI.

ALBERT, LÉONARD.

LÉONARD.

Battus complètement!

ALBERT.

Ah! j'ai eu du mal à me contenir!

LÉONARD, déchirant sa déclaration.
Ma dernière chance!

ALBERT.

Ton banquier! quel accueil! Mais je ne sais
quel instinct de haine et de jalousie... C'est à ce
Florestan que j'en veux le plus; tout lui réussit,

à lui... pourquoi? quel est son talent? qu'est-ce
qu'il a?

LÉONARD.

Il a de la fortune, et toi, tu as avoué que nous
sommes pauvres... Tu n'as pas voulu me croire.

ALBERT.

Pourquoi suis-je venu à ce bal? Quand je n'a-
vais que de l'ambition, j'étais courageux et pa-
tient... maintenant, j'ai là un amour qui me
tue... Je me sens désespéré!..

LÉONARD.

Je me sens aiguillonné, au contraire! Crois-
tu que j'accepte ainsi un mauvais lot, et que je
n'aurai de l'esprit que pour en prêter aux imbé-
cilles?... Moi, Léonard, je me condamnerais à
faire chanter à perpétuité *mi, fa, sol, ut*, à des
petites filles, quand je pourrais composer des
chefs-d'œuvre?... Non, par Dieu, non!.. Si le
marche-pied nous manque pour monter à la for-
tune, eh bien! nous avons l'escalade!..

ALBERT.

Viens! je dis adieu à cette maison.

LÉONARD.

Attends... (A part.) Il faut le sauver malgré
lui. (Haut.) Reste ici.

ALBERT.

Eh! qu'y ferais-je, maintenant?

LÉONARD.

Demeure, te dis-je, cinq minutes; trouve un
prétexte... Je cours à la poste... La réponse de
notre oncle peut être arrivée... et qui sait...

ALBERT.

Fol espoir! Je ne veux pas attendre qu'on me
chasse d'ici.

LÉONARD.

Mais quand je te dis... (Au moment de sortir.
Albert se trouve en face de Lucie qui entre; il s'ar-
rête brusquement.) Tu resteras, n'est-ce pas?
(Léonard sort.)

SCÈNE XII.

ALBERT, LUCIE.

LUCIE, à part.

Il est seul!

ALBERT.

Mon Dieu! puisqu'il faut que je l'oublie, pour-
quoi me la montrer encore.

LUCIE.

Vous attendez mon oncle, Monsieur?

ALBERT, tristement.

Non, Mademoiselle... je l'ai vu...

LUCIE, à part.

Comme il dit cela!

ALBERT, présentant à Lucie son carnet de bal.
Je n'ai pu, Mademoiselle, vous rendre à la
fin du bal...

LUCIE.

Mon carnet?

ALBERT.

M. Florestan ne vous a plus quittée...

LUCIE, à part.

Est-ce qu'il va croire que je l'aime?

ALBERT.

Je vous le restitue avant de quitter cette mai-
son, où je ne dois plus revenir.

LUCIE.

M. Léonard nous avait dit qu'une affaire importante allait vous mettre en relations avec mon oncle.

ALBERT.

Oui, ce matin j'avais cet espoir, et toutes mes pensées de bonheur futur s'y rattachaient... Je n'ai pas réussi! Quel intérêt puis-je inspirer à personne?

LUCIE.

M. Léonard n'a donc pas répété à mon oncle... Moi, il ne m'a dit que quelques mots, et je vous assure...

ALBERT, vivement.

Vous vous êtes intéressée à moi, vous, vous, Mademoiselle... Ai-je bien compris dites?..

LUCIE.

Mon oncle!

(Albert s'éloigne. De Valgency s'avance entre eux.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DE VALGENCY.

DE VALGENCY.

Hein? qu'est-ce que c'est? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de votre tante, Mademoiselle?

LUCIE, embarrassée.

Je venais l'attendre au salon... J'ai trouvé Monsieur qui...

DE VALGENCY.

Qui attendait quoi?

ALBERT.

Ces plans que je vous ai remis, Monsieur... Comme vous ne consentez pas à vous charger...

DE VALGENCY.

Vos papiers... ils sont là... Je ne vois pas ce qui vous empêchait de les reprendre vous-même...

(Il passe auprès de la table à gauche.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HÉLOÏSE, entrant par la droite; puis, FLORESTAN.

HÉLOÏSE.

Florestan n'est pas de retour?

DE VALGENCY.

Demandez à la famille de votre maître de musique, que je trouve installée ici.

HÉLOÏSE.

Comment?

GERMAIN, annonçant.

M. Florestan Défonval.

HÉLOÏSE.

Venez donc!

FLORESTAN.

Je ne suis pas en retard... J'arrive avec les chevaux.*

DE VALGENCY, à Albert.

Voici vos papiers, Monsieur... Et désormais...

* Héloïse, Florestan, Lucie, Albert, de Valgency.

ALBERT.

Ma présence ne vous importunera plus. (Jetant un regard du côté de Lucie.) Adieu!

DE VALGENCY.

Germain, reconduisez Monsieur.

LÉONARD, en dehors.

Albert! Albert!..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LÉONARD.

DE VALGENCY.

Hein?

FLORESTAN.

Quelle clameur!

LÉONARD, entrant.

Ah! te voilà! embrasse-moi!.. Pardon, si j'entre ici... Mais ce qui nous arrive est tellement inattendu!

ALBERT.

Qu'est-ce donc?

LÉONARD.

Notre oncle de Russie...

ALBERT.

Il nous écrit?

LÉONARD, avec douleur.

Nous n'avons plus qu'à le pleurer! (Changeant de ton.) Il nous laisse toute sa fortune!

ALBERT.

O ciel!

TOUS.

Un héritage!

ALBERT.

A nous?

LÉONARD.

Une fortune immense! Mon pauvre oncle!..

DE VALGENCY.

Je comprends votre douleur... Une pareille perte!..

ALBERT.

Ce n'est pas possible!

LÉONARD.

Voici la lettre qui nous apprend...

ALBERT.

Donne.

LÉONARD.

Ici?

DE VALGENCY.

Nous permettons...

LÉONARD.

Point de retard... Tu liras, quand nous serons en voiture de poste... Partons à l'instant pour Riga!

DE VALGENCY.

C'est votre devoir... Les soins à donner à la succession...

LUCIE, tristement.

Il part!

HÉLOÏSE.

Mais à votre retour, Messieurs...

LÉONARD.

Notre première visite sera pour cette maison où, pauvres artistes, nous avons trouvé tant de bienveillance.

FLORESTAN, à Héloïse.

M. Léonard va courir le cachet dans sa voiture.

LÉONARD, entraînant Albert.
Viens!

DE VALGENCY.
Et vos papiers, M. Albert?.. Ces plans que vous oubliez de me laisser.

ALBERT.
Ah! Monsieur...

LÉONARD, à part.
La hausse commence. (Haut.) Adieu, M^{me} la Baronne. (A Lucie.) Mademoiselle, je perds le

plaisir d'achever votre éducation musicale. (Avec intention.) N'oubliez rien.

LUCIE.
J'attendrai.
FLORESTAN.
Partons pour Chantilly!
DE VALGENCY.
Moi, pour la Bourse!
LÉONARD.
Et nous, en route pour Riga!
ALBERT et LÉONARD.
Adieu!
TOUS.
Au revoir! au revoir!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un jardin. Mur d'enceinte avec petite grille au fond. A gauche, un pavillon. Du même côté, une table où sont des papiers, quelques livres, et une carte de géographie déployée. Du côté opposé, un banc de pierre. Au fond, la campagne. On voit par dessus le mur un poteau avec une planchette portant cette inscription : OCTROI DE PONTOISE.

SCÈNE I.

ALBERT, LÉONARD.

(Léonard écrit. Albert est assis sur le banc, un album ouvert sur ses genoux.)

LÉONARD.
Relisons : « Des frontières de la Sibérie, gouvernement d'Arcangel. A quelques lieues de la mer Glaciale, nous campons, sous une tente de peaux de rennes, au milieu d'un site effroyable. Au loin, l'avalanche gronde, et les petits ours blancs s'ébattent sous nos yeux, avec leurs mères, sur un vaste tapis de neige. » (Il rit aux éclats.) C'est pourtant à huit lieues de Paris, à Pontoise, seul et dernier terme de nos pérégrinations imaginaires, que j'écris nos impressions de voyage en Russie! (Se levant.) Ah ça! et toi, as-tu fini ton dessin de la Bérésina? Paresseux! Tu n'es pas sorti de ton premier glaçon.

ALBERT.
Je te l'ai dit, jamais je ne poursuivrai cette coupable plaisanterie.

LÉONARD.
Encore! N'ai-je pas réussi à te convaincre de la vérité de cette maxime, principe de mes savantes combinaisons...

ALBERT.
Non... Si moi-même je n'avais pas été ta dupe... Mais venir avec une lettre... supposer une succession...

LÉONARD.
Conviens, du moins, que j'ai bien joué mon rôle d'héritier, et toi... tu m'as dignement secondé sans le savoir.

ALBERT.
Que n'ai-je suivi mon premier mouvement, lorsque sortis de Paris, tu m'as tout avoué?.. Mais ta résolution si ferme me domine sans cesse... et voilà trois mois que nous sommes ici... exposés chaque jour à être reconnus.

LÉONARD.
Il est vrai que ces jardins sont beaux et qu'il n'y manque pas de promeneurs qui viennent dîner sur l'herbe, sous prétexte de voir la propriété en location. Nous, qui avions choisi ce pavillon à cause de son mystère.

ALBERT.
Ma vie se consume ici, je languis dans mes pensées... des jours vides... des nuits de fièvre... une attente qui dévore...

LÉONARD.
Réjouis-toi, le terme de notre séquestration est expiré.

ALBERT.
Dieu merci!

LÉONARD.
Dans quelques jours nous retournerons à Paris, où il faut que tout le monde, y compris nous-mêmes, croie bien fermement que nous revenons millionnaires.

ALBERT.
Non, vois-tu, Léonard...

LÉONARD.
Tu ne veux donc pas épouser Lucie?

ALBERT.
Oh! tais-toi! Que n'ai-je tous les trésors de la terre?.. Alors, je voudrais voir Lucie pauvre et abandonnée pour avoir le droit de l'aimer et de l'enrichir; mais crois-tu que je veuille jamais devoir sa main au subterfuge où tu m'entraînes?

LÉONARD.

Faut-il donc mille fois te répéter que ce subterfuge ne doit servir qu'à faire ta fortune, et que c'est ta fortune, bientôt réelle, qui te vaudra ton mariage?.. Les capitaux afflueront pour tes projets et tes machines dès qu'on apprendra que tu n'en as plus besoin.

ALBERT.
Comment le persuader?

LÉONARD.
C'est le plus facile... Nos économies nous feront faire une figure de princes pendant deux mois.

ALBERT.
Avec 6,000 francs?

LÉONARD.
Comptons!.. Un coupé à deux chevaux : 600 francs par mois... appartement : 200...

ALBERT.
Pour des princes ! 200 francs ! Au Marais, alors ?

LÉONARD.
Du tout. Rue de la Paix, deux modestes chambres.. dans un magnifique hôtel... ordre de ne laisser monter personne. Nous habitons... notre voiture.

ALBERT.
Et nous dînons ?

LÉONARD.
Incognito. Mais, le soir, devant le café de Paris, une demi-tasse et des cure-dents. Total : 1,000 francs par mois... Reste 2,000 pour les gants jaunes et les bottes vernies.

ALBERT.
Tu es fou.

LÉONARD.
Et je ne compte pas le prix de ce magnifique ouvrage qui a déjà son libraire.

ALBERT.
Vraiment ?

LÉONARD.
Eh ! oui, un éditeur sûr et solide que l'ami Gérard nous a trouvé par hasard, et qu'il a cru pouvoir mettre dans la confidence... J'attends...

ALBERT.
Chut ! voici notre hôte du petit pavillon.

SCÈNE II.

ROBERT, LÉONARD, ALBERT.

LÉONARD.
Eh ! bonjour, M. Robert.

ROBERT.
Messieurs, c'est une lettre.

ALBERT.
Une lettre ?

ROBERT.
De Paris.

LÉONARD.
Donnez.

ALBERT.
Pour nous ? Mais qui peut savoir?..

ROBERT.

Que Monsieur se rassure. L'adresse ne contient que le prénom de Léonard et n'en dit pas plus que nous n'en savons.

LÉONARD.
A votre grand regret, M. Robert.

(Il décachète la lettre et lit.)

ROBERT.
Que m'importe, à moi, que ces messieurs se cachent... pourvu qu'ils paient leur terme ?

LÉONARD, après avoir lu, prenant Albert à part.
Notre libraire se rend ici ce matin. Si rien ne l'en empêche, il arrivera (Tirant sa montre.) dans une demi-heure... Pas de temps à perdre ; je vais commander un déjeuner pour trois.

ALBERT.
Je ne reste pas. Je ne veux paraître en rien dans cette affaire.

LÉONARD.
Où iras-tu ?

ALBERT.
Faire une promenade...

LÉONARD.
A Paris... sous les fenêtres de ta belle, comme cela t'arrive souvent ?

ALBERT.
Tu le sais ?

LÉONARD.
Où irais-tu quand tu t'échappes le soir pour ne rentrer qu'au matin ?

ALBERT.
Eh bien ! oui, l'apercevoir un instant, caché dans l'ombre de la rue, la voir passer devant la lumière qui éclaire sa fenêtre, rester là bien long-temps encore après que cette lumière s'est éteinte, voilà mon bonheur ! Et je reviens ensuite avec plus de courage.

LÉONARD.
Enfin, sois prudent.

ALBERT.
Je te le promets.

(Il serre la main à Léonard et va prendre son chapeau sur le banc, tandis que Léonard dépose dans le pavillon son manuscrit et sa carte.)

LÉONARD, rappelant Albert.
Ah ! j'oubliais... Passe chez Humann, prie-le d'expédier au plus tôt nos habits... J'espère qu'il aura dépensé dans leur coupe la quintessence de son génie, car ils doivent jouer un grand rôle dans le roman de notre fortune.

ALBERT.
J'irai. (Il sort.)

LÉONARD.
Moi, je cours chez le restaurateur. M. Robert, pendant mon absence, qui ne sera que d'un quart d'heure, s'il se présentait une personne... un libraire de Paris, vous le priez de m'attendre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ROBERT, seul.

Deux jeunes gens qui se cachent, qui ont acquitté religieusement leur terme et qui ne m'ont pas encore emprunté d'argent... Cela n'est pas naturel... D'un autre côté, le propriétaire de cette maison, arrivé d'Allemagne hier au soir, a paru tout surpris, rien qu'en apprenant leurs prénoms...

SCÈNE IV.

DUPARC, ROBERT.

DUPARC, entrant par la droite.
M. Robert?

Monsieur?

J'ai annoncé mon retour à ma fille... si elle arrivait pendant mon absence de la maison, qu'on lui dise de m'y attendre...

Fort bien, Monsieur.

Vos locataires sont-ils là?

Ils ne tarderont pas à rentrer.

Vous m'avez dit qu'ils se nomment Léonard et Albert... et leur nom de famille?

Ils en font un mystère.

Ils se cachent donc?

Tout me porte à le croire... Mais si Monsieur y tient, je lui dirai en confidence que je suis parvenu à découvrir qu'ils se nomment Thierry.

C'est cela même... le nom des jeunes gens dont ma fille m'a parlé dans ses lettres. (Haut.) C'est bien... je ne vous retiens plus... Tâchez, avant ce soir, d'avoir mis en ordre ces comptes de recette... qui ne l'étaient pas.

Une petite omission d'un chiffre...

A la colonne des mille.

J'aperçois Mademoiselle.

(Il sort par la droite, après l'entrée de Lucie.)

SCÈNE V.

LUCIE, DUPARC.

Mon bon père! (Elle l'embrasse.) On m'a dit que vous étiez de ce côté, et je suis accourue.

Ma Lucie!

LUCIE.

J'arrive avec ma tante.

DUPARC.

Quelle complaisance de la part de madame ma sœur!

LUCIE.

Il y a quelque chose que je ne comprends pas... D'abord, il était convenu que je viendrais toute seule dans la cafèche, ma tante devait aller à un concert avec M. Florestan mais il s'est dégagé en disant qu'une affaire l'obligeait à s'absenter de Paris; alors, ma tante a voulu à toute force m'accompagner... elle paraissait croire que M. Florestan devait se rendre à Pontoise en secret, pour me rejoindre.

DUPARC.

Qu'aurait-il besoin d'y mettre tant de mystère, puisque ton oncle, d'après ses lettres, veut absolument te marier avec lui.

LUCIE, effrayée.

Avec lui?

DUPARC.

Tu penses que je ne ferai rien sans te consulter.

LUCIE.

C'est une chose si grave que le mariage... et puis... (Baissant les yeux.) on a toujours des préférences...

DUPARC.

Laissons là M. Florestan, et réponds-moi. Ne m'as-tu pas écrit qu'il venait chez ton oncle deux jeunes gens, deux frères?

LUCIE, avec joie.

M. Albert et M. Léonard Thierry. (A part.) Est-ce qu'il saurait?..

DUPARC.

Peux-tu me dire où ils sont en ce moment?

LUCIE.

Oh! bien loin! en Russie!

DUPARC.

En Russie?

LUCIE.

Ils sont très riches maintenant... Ils avaient à Riga un oncle, dont ils sont allés recueillir l'héritage.

DUPARC, à part.

Et tandis qu'on les croit en Russie...

LUCIE.

Tout le monde, à l'hôtel, désire bien vivement leur retour... Ils sont si bons, si aimables, si complaisans, si spirituels!..

DUPARC.

Ah! oui-dà!

LUCIE.

Aussi, quoique ma tante m'ait dit qu'il fallait faire la conquête de tous mes danseurs et les laisser soupirer sans que cela me fit rien...

DUPARC, avec colère.

Que me dis-tu là?.. Ma fille, devenir une coquette!.. J'espère que cette belle éducation ne t'aura pas encore gâtée.

LUCIE.

Oh! non, bien certainement... car M. Albert..

DUPARC.

Hein?

LUCIE.

C'était une de mes conquêtes ; et je crois...
je crois que ça me faisait quelque chose.

DUPARC, sèverement.
Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ?

LUCIE.

C'est pour vous prouver que je ne suis pas
une coquette.

DUPARC.

M. Albert te faisait donc la cour ? (Lucie, sans
parler, d'un signe de tête répond : Oui.) Oh !
j'exige... promets-moi de ne rien me cacher.

LUCIE.

Je vous le promets.

DUPARC.

Mais plus tard... Tu vas rentrer à la maison.

LUCIE.

Sans vous ?

DUPARC.

Oui, une affaire me retient ici.

LUCIE, d'un ton câlin.

N'oubliez pas que vous avez promis de me
consulter.

DUPARC.

Je consulterai ton bonheur.

LUCIE.

Que je suis contente ! Merci, mon bon père,
merci !

DUPARC.

Allons, va !

SCÈNE VI.

DUPARC, seul.

L'aimerait-elle sérieusement ?.. oh ! je le
crains ! Quel peut être le but de ce voyage si-
mulé ? Leur héritage serait-il aussi une inven-
tion ?.. Pour mon repos, pour le bonheur de
ma fille, il faut que je pénètre au plus tôt cette
intrigue.

SCÈNE VII.

DUPARC, LÉONARD, UN GARÇON DE RES-
TAURANT, avec un petit panier contenant un
déjeuner.

LÉONARD, au garçon, indiquant la table.
Mettez ici le couvert.

DUPARC, à part.

Hein ? l'un de ces messieurs, sans doute.

LÉONARD, l'apercevant.

Encore un amateur de jardins !

DUPARC, à part,

Ma foi, abordons-le comme propriétaire.
(Haut.) Est-ce à M. Albert Thierry, que j'ai l'a-
vantage...

LÉONARD.

Non, Monsieur... Léonard.

DUPARC.

Monsieur, sans nous connaître, nous sommes
déjà en relation d'affaires... par intermédiaire,
il est vrai.

LÉONARD.

Le libraire ! Monsieur, je vous attendais, Gé-
rard, notre ami commun, m'a écrit ce matin.

DUPARC.

Gérard !

LÉONARD, s'emparant de la canne et du chapeau
de Duparc, qu'il va déposer sur le banc.

Permettez-moi... Justement voici le déjeu-
ner servi, et si vous vouliez me faire l'amitié...

DUPARC.

C'est inutile.

LÉONARD.

Là, sans façon.

DUPARC, à part.

Il y a ici quelque quiproquo... profitons-en
pour arriver à ce que je veux connaître.

LÉONARD.

Mettez-vous là... (Ils s'attablent, Léonard sert
Duparc.) Monsieur, l'histoire de notre séjour à
Pontoise...

DUPARC, à part.

Bon, nous y voilà.

LÉONARD.

L'ami Gérard vous l'a racontée... je n'y re-
viendrai donc pas.

DUPARC.

Cependant, je...

LÉONARD.

Sans doute... il y a la petite affaire qui vous
amène, nous pouvons l'aborder tout de suite...
Monsieur, vous avez la réputation de travailler
plutôt pour la gloire que pour l'argent... je par-
tage absolument vos principes.

DUPARC, à part.

Ceci est assez recommandable.

LÉONARD.

Et quand j'ai résolu d'écrire mes deux volu-
mes...

DUPARC.

Vous êtes homme de lettres ?

LÉONARD.

Je suis musicien, Monsieur... Je vous disais
donc que c'est aux bénéfices de notre éditeur,
seulement, que j'ai songé, lorsque avec mon
frère, que je vous présenterai plus tard... je me
suis mis à écrire nos impressions de voyage en
Russie.

DUPARC.

Vous y avez été... en Russie ?

LÉONARD.

Jamais, Monsieur.

DUPARC.

Et Monsieur votre frère ?

LÉONARD.

Pas plus que moi.

DUPARC.

Et vous oserez...

LÉONARD.

Le véritable écrivain ne recule devant aucune
difficulté. Notre ami Gérard a dû vous le dire,
le livre est terminé... Je vous le donne, et comme
je n'avais réellement en vue que la gloire, c'est
avec répugnance que je me vois réduit à accep-
ter de vous 1,000 écus, que vous nous paierez
à votre aise, quand vous voudrez... demain,
par exemple, si vous m'autorisez à vous faire
ma visite de remerciements.

DUPARC, à part.

Tout cela ne m'apprend pas...

LÉONARD.

Ah ! Monsieur, vous tombez des nues quand je vous lirai notre chasse aux martres-zibelines, faite à soixante-cinq degrés de latitude nord, dans la géographie de Malte-Brun, et l'histoire d'un vieux grenadier de la garde impériale, errant depuis trente ans sur les bords de la Bérésina... Rien que dans cet épisode il y a dix éditions... 1,000 écus, c'est donné, quand pour toute fortune on se trouve n'avoir... que des dettes.

DUPARC, vivement.

Ah ! vous avez des dettes, Monsieur...

LÉONARD, à part.

Bien inventé pour l'attendrir !

DUPARC.

Je suis fort aise de le savoir !

LÉONARD.

Vraiment !

DUPARC.

Et comment avez-vous fait ces dettes ?

LÉONARD.

Eh ! ces choses-là se font toutes seules.

DUPARC, se frottant les mains.

Le jeu, les femmes, le vin de Champagne !

LÉONARD, à part.

Il paraît que l'éditeur entend la jeunesse.

DUPARC.

Allons, contez-moi tout cela.

LÉONARD, à part.

Hurlons avec les loups ! (Haut.) Ah ! Monsieur, si je voulais consentir à écrire mes Mémoires... Mes aventures galantes, à elles seules, vaudraient pour vous 10,000 francs, et encore, à ce prix-là, je vous donnerais les duels par dessus le marché.

DUPARC.

Vos duels ! Et monsieur votre frère ?

LÉONARD.

Albert est mon élève... c'est tout dire... Mais vous savez que le diable se fit ermite, eh bien ! mon frère veut se marier avec une charmante jeune fille dont l'oncle est banquier et dont le père, gros marchand alsacien, voyage dans ce moment en Allemagne.

DUPARC, se penchant vers Léonard.

Il ne l'aura pardieu pas !

LÉONARD, se penchant vers Duparc.

Il l'aura, et c'est vous qui la lui donnerez.

DUPARC.

Moi ?

LÉONARD.

Par le moyen de vos mille écus, qui deviendront le piédestal de notre fortune en nous aidant à faire croire à un héritage dont tout le monde sera dupe.

DUPARC, à part, se levant.

Oh ! oh !

LÉONARD, quittant la table.

Puisque Gérard s'est cru obligé de tout vous dire... il n'y a plus de secret pour vous... Je vais donc vous remettre le précieux manuscrit qui est là, dans ce pavillon. Demain, vous me donnez les mille écus et vous viendrez me remercier quand il vous plaira.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE VIII.

DUPARC; puis, FLORESTAN, puis, LÉONARD.
DUPARC, seul.

Je reste abasourdi... Ma pauvre Lucie... Serait-elle assez malheureuse pour avoir placé son affection ?.. Je la désabuserai... et nous verrons le prétendu de M. de Valgency... Après tout, ce n'est pas un péché capital d'aimer les chevaux anglais.

FLORESTAN, se jetant brusquement dans le jardin et refermant la grille.

Puissent-ils ne pas m'avoir aperçu !..

DUPARC, l'examinant.

Il me semble avoir vu cette figure-là quelque part.

FLORESTAN, apercevant Duparc.*

Monsieur, je me trouve chez vous, sans doute ? Permettez-moi d'y rester un moment. Je cours risque d'être arrêté, non comme malfaiteur, mais comme débiteur, pour quelques misérables billets de mille francs que je viens chercher dans ce pays. Les gardes du commerce sont près d'ici.

DUPARC.

Mais, Monsieur, je ne m'oppose pas...

LÉONARD, sortant du pavillon avec son manuscrit.

Je vais vous lire mon épisode du Grenadier de la Bérésina.**

FLORESTAN.

M. Léonard !

LÉONARD.

M. Florestan !

DUPARC, à part.

Hein ! Florestan ! C'est cela... En voici bien d'une autre ! (Haut.) Quoi ! vous êtes le fameux M. Florestan Déronval ? Et c'est vous que...

FLORESTAN, bas, à Duparc.

Chut ! Ne dites pas devant Monsieur que j'ai affaire à des buissons.

LÉONARD, attirant Duparc à part.

Ne dites rien devant Monsieur de ce que je vous ai confié.

DUPARC, haut.

Pardieu ! vous n'avez pas à vous cacher l'un de l'autre. (A Florestan.) Et vous promettez à Monsieur de ne pas divulguer que sa succession et son voyage en Russie ne sont qu'une mystification...

FLORESTAN.

Vraiment ? Ah ! ah ! ah !

(Il rit aux éclats.)

DUPARC, à Léonard.

A condition que vous ne direz pas que Monsieur est traqué par les huissiers.

LÉONARD.

Lui ?

DUPARC.

Voilà ce qui s'appelle une position claire. Vous voyez bien, Messieurs, que vous êtes faits pour vous entendre.

FLORESTAN, à Duparc.

Monsieur est le confident, l'ami de M. Léonard ?.. Enchanté, Monsieur, de votre manière

* Florestan, Duparc.

** Florestan, Duparc, Léonard.

de voir. Grace à vous, réconciliation complète entre M. Léonard et moi. (Il va prendre la main de Léonard.) Notre intérêt mutuel... Je sais que votre héritage...

LÉONARD.

Je sais que les buissiers...

FLORESTAN.

J'ai vu près d'ici des figures équivoques... Je flaire l'huissier d'une lieue... Celui-ci est nouveau... c'est un relai qu'on aura mis après moi... Heureusement, il ne m'a pas aperçu, car il a mon signalement, sans doute... Et je ne pourrais le dépister ainsi que son confrère l'autre jour... à qui j'ai échappé, déguisé en vieux Anglais.

LÉONARD.

Vous êtes donc ruiné ?

FLORESTAN.

Allons donc ! est-ce que des gens comme moi sont jamais ruinés ?.. Je suis... géné... voilà tout... La roulette m'a quelque peu maltraité aux eaux de Bade, et, aux dernières courses d'Epsom, je fus assez vivement entamé dans mes paris... Enfin, pour m'achever... une véritable trahison de la part d'Hélène.

DUPARC, à part.

Une maîtresse... quelque danseuse...

FLORESTAN.

Elle qui s'était si bien comportée jusqu'à présent !..

DUPARC, à part.

C'est cela même... Complétons nos renseignements. (Haut.) Voilà... les commencemens sont toujours couleur de rose... C'est au milieu de la carrière qu'elles trébuchent le plus souvent.

FLORESTAN.

Si elle n'avait fait que trébucher, Monsieur... mais elle s'est abattue complètement... Une si belle réputation !..

DUPARC, avec ironie.

Vraiment ?

FLORESTAN.

Et dire que j'en avais refusé 15,000 francs, il y a six mois, et qu'elle vient d'être vendue 25 louis !..

DUPARC.

Vendue !

FLORESTAN.

Par mes créanciers.

DUPARC.

Ah ça ! de qui parlez-vous donc ?

FLORESTAN.

D'Hélène.

DUPARC.

Votre maîtresse ?

FLORESTAN.

Eh ! non, ma jument... Pauvre Hélène !.. Adieu tes écuries de palissandre et ta mangeoire de marbre blanc !.. Mais, sur tout cela, le secret... et compérage réciproque. (A Léonard.) Aussi bien, mon cher, nous ne serons plus rivaux auprès de la baronne de Valgency.

(Mouvement de Duparc.)

LÉONARD.

Comment ?

FLORESTAN.

Je romps avec la tante pour épouser la nièce.

LÉONARD.

Vous ?

DUPARC, à part.

C'est ce que nous verrons...

LÉONARD, à part.

Et Albert !

DUPARC.

Monsieur de Valgency ne sait donc pas que vous êtes... géné ?

FLORESTAN.

Il n'en saura rien, grâce à un maître usurier de ce pays, un Arabe, un juif, véritable équarisseur de ce pays, auquel m'ont adressé, il y a huit jours, des jeunes gens de famille qu'il a l'honneur d'écorcher. Il m'attend près d'ici, mais je crains que les gardes du commerce...

(Il va jeter un coup-d'œil à la petite grille.)

LÉONARD, à part.

Si je pouvais te faire tomber entre leurs griffes !

DUPARC, à part.

Il me tarde de voir mon cher beau-frère.

FLORESTAN, redescendant la scène, et regardant dans le jardin à droite.

Eh ! mais, n'est-ce pas lui que j'aperçois ?..

Oui, c'est M. Robert.

DUPARC et LÉONARD.

Robert !..

DUPARC.

C'est là votre usurier...

FLORESTAN.

Vous le connaissez ?

DUPARC, à part.

Le fripon n'avait-il pas dilapidé mon bien ?

FLORESTAN.

Si vous m'aidez à débattre le marché ?

DUPARC.

Devant moi, ce coquin ne parlera pas... Tenez, dans ce pavillon, j'écouterai sans être vu... Ensuite, je paraîtrai.

FLORESTAN.

Bravo !.. Vous, M. Léonard, veuillez faire le guet à cette porte, de peur que les gardes du commerce...

LÉONARD, vivement, frappé d'une idée.

Oui, je vais... (A part.) Je vais les trouver... Eusses-tu les jambes d'Hélène, cette fois tu ne leur échapperas pas.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ROBERT, FLORESTAN, DUPARC,
dans le pavillon.

ROBERT.

Que vois-je ?.. Vous êtes venu jusqu'ici... J'allais...

FLORESTAN.

Au fait, m'apportez-vous mes 30,000 francs ?

ROBERT.

Eh ! eh ! Monsieur, 30,000 francs ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval, comme on dit.

FLORESTAN.
J'ai votre parole.

ROBERT.
Ecoutez, je puis vous donner un bon conseil.

FLORESTAN.
J'aime mieux un mauvais emprunt.

ROBERT.
Il n'y a qu'un mariage qui puisse...

FLORESTAN.
Aussi je m'y suis décidé.

ROBERT.
J'ai votre fait dans mes cartons.

FLORESTAN.
Vous!

ROBERT.
Je tiens généralement tout ce qui concerne les fils de famille. C'est une cliente de province qui désire acquérir un nom... demoiselle sans enfans, les cheveux d'un blond assez peu commun, la taille bien prise, d'un côté surtout... Quarante ans, il est vrai, mais autant de milliers d'écus.

FLORESTAN.
J'ai mieux que cela.

ROBERT.
Mais êtes-vous certain ?

FLORESTAN.
Oui, si j'ai vos 30,000 francs, mais, somme liquide, ou à peu près; c'est-à-dire, sans accompagnement de vieux meubles, de fourrages ou de souricières.

ROBERT.
C'est que ce n'est plus la même affaire... Si vous preniez ma cliente...

FLORESTAN.
Avec des cheveux rouges!

ROBERT.
La dot passant par mes mains...

FLORESTAN.
La taille contrefaite!

ROBERT.
Vous vous en tireriez à moins de vingt-cinq pour cent, y compris la commission.

FLORESTAN.
Et quarante ans par-dessus le marché!

ROBERT.
Mais votre affaire nous lance dans l'inconnu.

FLORESTAN.
Faisons notre marché... D'abord, pour droit de commission... deux magnifiques chevaux de course... (A part.) Les jambes ruinées, voilà tout.

ROBERT.
Des chevaux!.. Que voulez-vous que j'en fasse?

FLORESTAN.
Vous les mettez dans vos cartons.

ROBERT.
Les bons comptes font les bons amis... Voyons, je fournis tout ce qu'il faut pour monter un prétendu... Je vous commandite pour votre opération... Nous partageons les bénéfices...

FLORESTAN.
Partager... Mais c'est exorbitant!..

ROBERT.
Ecoutez donc, il y a des risques...

FLORESTAN, à part, regardant du côté du pavillon.
Il ne vient pas m'aider... (Appelant.) St! st!

ROBERT.
Hein!.. Qui appelez-vous?

FLORESTAN.
Personne... Tenez, (Il tire de sa poche un papier.) voici un projet d'obligation... Voyez, si cela vous convient.

(Robert prend l'acte et lit tout bas.)

FLORESTAN, allant vers le pavillon, bas, à Duparc,
qui en sort.
Venez donc me soutenir.

DUPARC.
Oui, il est temps que je paraisse.

FLORESTAN, jetant un coup-d'œil en dehors de la petite porte.
Que vois-je?.. Léonard avec les recors... (A Duparc.) Faites le marché sans moi.

DUPARC.
Demeurez...

FLORESTAN.
Les recors sont là... je me dérobe... Je vous attends là-bas, dans ce carrefour.

(Il sort par la gauche.)

DUPARC, à part.
Je le retrouverai plus tard... Commençons par celui-ci...

SCÈNE X.

ROBERT, DUPARC; puis, HÉLOÏSE.

ROBERT, finissant de lire.
Le double de la somme prêtée... Ce n'est guère... (Il se retourne et aperçoit Duparc.) Hein!

DUPARC.
Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, maître fripon!

ROBERT.
Monsieur!..

DUPARC.
Voilà donc l'honnête commerce auquel vous vous livrez!..

ROBERT.
Je ne puis comprendre...

DUPARC.
J'ai tout entendu... Hors d'ici, à l'instant!.. Je vous retire la gérance de mes biens... et malheur à vous si...

HÉLOÏSE, étonnée, entrant vivement.
Quoi! c'est vous?..

DUPARC.
Vous arrivez à propos... (A Robert.) Allez me préparer vos comptes à l'instant.

ROBERT.
Je suis perdu!..

HÉLOÏSE, à Duparc, inquiète.
Y a-t-il long-temps que vous êtes là?.. Il m'avait semblé, de la fenêtre du salon, apercevoir...

DUPARC.
M. Florestan... Vous ne vous étiez pas trop pée.

HÉLOÏSE, à part.
Mes soupçons étaient justes.

DUPARC.

Il est fâcheux que vous ne soyez pas venue un instant plus tôt... Vous eussiez connu à la fois et l'homme de confiance que vous m'avez donné, et M. Florestan...

HÉLOÏSE.

Quoi?..

DUPARC.

J'en sais long sur votre compte et sur celui de toute votre société.

HÉLOÏSE.

Je vois que les voyages ne vous ont pas changé... Vous revenez aussi aimable que vous l'étiez en partant.

DUPARC.

Je reviens heureusement pour sauver ma fille du monde intrigant et corrompu au milieu duquel je frémis de l'avoir abandonnée.

HÉLOÏSE.

Oh! quelles phrases solennelles!

DUPARC.

Si votre mari n'était pas un imbécille...

HÉLOÏSE, avec beaucoup de calme.

Eh bien?

DUPARC.

Il aurait vu que son cher ami Florestan... Mais les maris sont toujours les derniers à s'apercevoir...

HÉLOÏSE, riant.

Ah! ah! ah! il ne manquait plus que de supposer... Mais d'où sortez-vous donc, mon cher frère?.. Eh! que deviendrions-nous avec des maris qui vont à la Bourse, si nous n'avions nos adorateurs pour les remplacer dans le monde?

DUPARC.

En ce cas, je suis bien aise de vous dire, moi, que votre adorateur fait dans le monde une triste figure, attendu qu'il est traqué par ses créanciers... ruiné!..

HÉLOÏSE.

Florestan!..

DUPARC.

Et que faisant de votre mari doublement sa dupe... il vise, pour rétablir ses affaires, à la dot de ma fille.

HÉLOÏSE.

Lui!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LUCIE, entrant, et déposant son chapeau sur le banc.

LUCIE.

Je vous cherche partout... La calèche est auprès de cette grille. Si vous tardez encore, nous n'arriverons jamais à Paris pour dîner.

DUPARC.

Nous partirons bientôt, mon enfant... Un quart d'heure encore à donner à l'honnête M. Robert. Reste auprès de ta tante, je reviens, car

avant de quitter Pontoise il y aura des reconnaissances à faire.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HÉLOÏSE, LUCIE.

HÉLOÏSE, à part, avec dépit.

Se marier avec ma nièce!..

LUCIE.

Il faut que nous soyons de bonne heure à Paris, puisqu'après le dîner on répète encore la comédie que nous jouons ce soir. Quel plaisir! et que mon oncle sera drôle avec son costume de Sganarelle.

HÉLOÏSE.

Vous jouez un peu trop la comédie avec moi, Mademoiselle.

LUCIE.

Moi, ma tante.

HÉLOÏSE.

Prétendez-vous encore n'avoir pas su que M. Florestan dût vous retrouver à Pontoise?

LUCIE.

Il est ici?..

HÉLOÏSE.

Il est fâcheux que ma présence ait contrarié ses projets... Ah! M. Florestan vous fait la cour...

LUCIE.

Lui comme les autres.

HÉLOÏSE.

Et vous les encouragez tous... comme une petite coquette!

LUCIE.

Moi, je les laisse soupirer... C'est vous qui m'avez dit...

HÉLOÏSE.

Vos dispositions naturelles auraient suffi, je le vois... Mais apprenez que votre mariage avec M. Florestan n'aura pas lieu.

LUCIE.

Comment?..

HÉLOÏSE.

Je ne souffrirai pas que vous épousiez un dissipateur, un mauvais sujet!..

LUCIE.

Oh! ma tante, que vous êtes bonne! et que je vous remercie!..

HÉLOÏSE, étonnée.

Vous me remerciez?

LUCIE.

Sans doute!.. Je n'aime pas du tout M. Florestan... C'est mon oncle, sans me consulter...

HÉLOÏSE.

Je le féliciterai sur son choix... (A part, avec agitation et dépit.) Sur un cru se jouer de moi!.. J'aurai ma revanche!..

LUCIE, à part, regardant Héloïse.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

SCÈNE XIII.

HÉLOÏSE, LUCIE, LÉONARD.

LÉONARD, à part.

Mes limiers sont à leur poste, M. Florestan ne peut leur échapper... Mais, quelles sont ces dames?... (Il s'avance et les reconnaît.) Ciel!..*

HÉLOÏSE et LUCIE.

M. Léonard!..

LÉONARD, à part.

Elles!..

HÉLOÏSE.

Vous ici?.. Depuis quand de retour?

LÉONARD.

Mesdames... j'arrive... à l'instant...

LUCIE.

Avec Monsieur votre frère.

LÉONARD, répétant machinalement.

Avec Monsieur mon frère... oui, Mademoiselle...

HÉLOÏSE.

Combien je me félicite que notre promenade!..

LÉONARD.

Une promenade... est-il vrai... le hasard seul!.. (A part.) Je respire... (Haut.) La curiosité sans doute... Ces ombrages m'ont paru si délicieux... que moi-même... en passant...

LUCIE.

Vous arrivez tout droit de Russie?..

LÉONARD, commençant à se remettre.

Tout droit.

HÉLOÏSE.

C'est donc par cette route qu'on va...

LÉONARD.

Non... c'est-à-dire... oui, on revient.

LUCIE.

Ces messieurs seront venus par mer.

LÉONARD.

Justement, par les pyroscaphes du Havre.*

HÉLOÏSE.

Et comment se fait-il que vous vous soyez arrêtés à Pontoise?

LÉONARD.

Ah! ah! (Il rit en cherchant une idée.) C'est que... à une lieue d'ici... (Changeant de ton brusquement.) Un accident...

LUCIE et HÉLOÏSE.

Un accident!

LÉONARD.

Notre landau s'est brisé. (A part.) C'est bien vieux, mais, il n'y a que cela qui me sauve.

HÉLOÏSE.

Vous n'êtes pas blessé?

LUCIE.

Monsieur votre frère...

LÉONARD.

Albert... a été moins heureux, il a voulu sauter... et son pied.

HÉLOÏSE et LUCIE.

Ah! mon Dieu!

LÉONARD.

J'ai dû le laisser au village où l'on raccommode notre voiture.

* Héloïse, Léonard, Lucie.

LUCIE.

Ma tante pourrait envoyer la calèche?

HÉLOÏSE.

J'allais vous le proposer.

LÉONARD.

Merci... merci mille fois... Son mal n'est presque rien... Demain, si vous le permettez, nous aurons le plaisir...

HÉLOÏSE.

Je regrette, pour aujourd'hui...

LÉONARD.

Il est prudent qu'Albert ne fasse pas le moindre effort, qu'il ne marche pas... Au reste, cela lui serait impossible.

ALBERT, appelant du dehors.

Léonard!

LUCIE.

Mais cette voix!

LÉONARD, à part.

Le maladroit! arriver dans un pareil moment!.. (Apercevant Albert qui arrive en courant.) et de ce pas, encore!

SCÈNE XIV.

HÉLOÏSE, LÉONARD, ALBERT, LUCIE.

ALBERT, accourant, aperçoit Lucie et reste stupéfait.

Ah!

LUCIE.

C'est bien lui!

HÉLOÏSE.

Nous nous étions effrayées... Je vois avec plaisir...

LUCIE.

Souffrez-vous, Monsieur?

ALBERT, embarrassé et cherchant à comprendre les signes de Léonard.

Mais, Mademoiselle...

LÉONARD.

Le pauvre Albert est tout étourdi de sa chute.

ALBERT, à part.

De ma chute!

LÉONARD.

Quand on est tombé dans un fossé de six pieds de profondeur.

HÉLOÏSE.

C'est effrayant!

LUCIE.

Il y avait de quoi se tuer.

LÉONARD.

Et ta jambe?.. (Bas.) Pourquoi n'es-tu pas à Paris?

ALBERT, bas.

J'ai rencontré la voiture de ces dames.

LÉONARD, haut.

C'est à la jambe droite, n'est-ce pas?

ALBERT.

Oui, oui, je crois.

LÉONARD.

Décidément, votre vue, Mesdames, lui fait oublier son mal.

HÉLOÏSE.

Puisqu'il en est ainsi, vous ne pouvez, Messieurs, refuser une invitation pour ce soir.

ALBERT, vivement.

Nous acceptons, Madame.

LUCIE.

Nous avons bal et spectacle.

HÉLOÏSE.

Je compte sur vous, M. Léonard, pour quelques applaudissements.

LÉONARD.

Peuvent-ils jamais vous manquer?.. Permettez-nous de vous accompagner jusqu'à votre voiture.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUPARC.

DUPARC, à part.

Les voilà.

LÉONARD, allant à Duparc.

Ah! mon cher ami!

LUCIE, avec joie, courant auprès d'Héloïse, à droite.

Ils se connaissent!

ALBERT, à part.

Quel est cet homme?

LÉONARD, à Duparc.

A demain, j'irai avec l'ami Gérard vous porter le manuscrit. Vous nous excusez, n'est-ce pas? Nous suivons ces dames à Paris.

DUPARC, froidement.*

Mais si vous le permettez, je serai du voyage.

LÉONARD, à part.

Il est sans gêne, le libraire.

HÉLOÏSE.

Je puis offrir deux places à ces messieurs.

ALBERT.

Quel bonheur!

LÉONARD, à part.

Et nos bagages? (Haut.) Mille graces, Madame, mais...

HÉLOÏSE.

Puisque votre voiture...

LÉONARD.

Elle doit être réparée... N'est-ce pas, Albert?

DUPARC.

Ah! votre voiture est...

LÉONARD.

Brisée à une lieue d'ici. (A part.) Celui-là ne va-t-il pas encore me remettre sur les épines!

HÉLOÏSE.

Ces messieurs vous ont conté leur histoire?

DUPARC.

Oh! ils m'en ont tant conté!

LÉONARD, bas, à Duparc, montrant Héloïse.

Vous connaissez...

DUPARC, haut.

Comme vous voyez, nous nous connaissons tous séparément, et il me tardait de nous trouver réunis pour faire connaissance ouverte.

LÉONARD, bas.

* Vous voulez donc nous perdre?

* Lucie, Héloïse, Léonard, Duparc, Albert.

ALBERT.

Cet homme va nous trahir.

LÉONARD.

Mesdames, vous avez bien voulu accepter notre bras.

DUPARC, le retenant.

Attendez donc, Messieurs, j'ai quelques particularités fort curieuses à faire connaître à ces dames: un héritage, qui est tout un roman.... Vous, qui les aimez, M^{me} la Baronne...

HÉLOÏSE.

Mais nous savons tout cela.

LÉONARD.

Sans doute. (Présentant de nouveau son bras.) Mesdames, veuillez accepter...

DUPARC, le retenant encore.

Causons un peu de certain voyage en Russie.

ALBERT, à part.

A qui s'est-il livré?

DUPARC.

Nos voyageurs ont rédigé le journal de leur expédition.

HÉLOÏSE.

C'est une heureuse idée!

DUPARC.

Oui, seulement qui dit voyageur... dit menteur!

ALBERT, bas, à Duparc.

Monsieur, de grace!

LÉONARD, à part.

O mon génie, inspire-moi!

HÉLOÏSE.

Ces Messieurs ont trop de conscience...

DUPARC.

Vous croyez?.. Eh bien! moi, je prétends vous prouver le contraire.

ALBERT, à part.

Perdus!

LÉONARD.

Sauvés! (Dit-il en apercevant à l'entrée du jardin un personnage qui s'avance, le chapeau à la main; puis, Léonard dit à Duparc, en lui posant la main sur l'épaule, après avoir fait un signe d'intelligence à l'homme qui vient d'entrer.) Que prétendez-vous prouver à ces dames? Je gage d'avance que vous avez tort.

DUPARC.

C'est ce que nous allons voir. (A Héloïse.) Vous saurez donc...

LÉONARD, interrompant Duparc et lui montrant le personnage qui est venu se mettre à sa gauche.

Mais voici quelqu'un qui paraît vous chercher.

DUPARC.

Moi?

LE PERSONNAGE NOUVEAU VENU, à Duparc.

Monsieur veut-il avoir l'obligeance de m'accorder un moment d'entretien?

DUPARC.

Mais je n'ai de secrets pour personne.

LÉONARD.

N'importe, nous ne sommes pas assez indiscrets... (Présentant son bras.) Madame la Baronne...

(Il remonte d'un pas le théâtre pour faire un signe au nouveau personnage, en lui montrant Duparc.)

DUPARC, à Héloïse.

Un instant... Ne vous éloignez pas...

HÉLOÏSE.

Nous allons vous attendre dans notre voiture.

LÉONARD, à Héloïse.

Madame...

(Héloïse prend son bras; Lucie celui d'Albert; ils sortent par le fond.)

SCÈNE XVI.

DUPARC, LE PERSONNAGE de la scène précédente; puis, LÉONARD.

DUPARC.

Dépêchons... De quoi s'agit-il?

LE PERSONNAGE, lui présentant des papiers.

D'un petit dossier, Monsieur.

DUPARC.

Qu'est-ce que ce grimoire?

LE PERSONNAGE.

Des titres que nous aurons le plaisir de remettre à Monsieur contre la somme de 10,393 francs 93 centimes, montant de la lettre de change souscrite au profit du sieur Turiel, marchand de chevaux, et des frais faits pour poursuite, etc., etc.

DUPARC.

Monsieur, vous êtes un fripon.

LE PERSONNAGE.

Monsieur, je suis huissier!

(En ce moment, deux gardes du commerce paraissent et restent en sentinelle à la grille du jardin.)

DUPARC, jetant le dossier à terre.
Je ne paierai pas un centime.

L'HUISSIER.

Je vous arrête.

DUPARC.

Mais il y a erreur de personne.

L'HUISSIER.

A d'autres! Vous ne m'échapperez pas comme à mon confrère... On m'a prévenu de vos ruses et de vos travestissemens, Monsieur le vieux anglais... Allons!

DUPARC.

C'est une illégalité flagrante!

L'HUISSIER, le poussant.

Marchez toujours, Milord!

DUPARC.

Je n'irai pas!

L'HUISSIER, aux gardes du commerce.

Entraînez-le!

DUPARC.

De la violence! (Apercevant Léonard qui repart dans le jardin.) Eh! tenez, voilà monsieur qui pourra vous dire...

LÉONARD.

Oui, oui, allez, allez!

DUPARC.

Oh! brigand!

LÉONARD.

A Clichy!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'hôtel de Valgency. Un salon qui est censé conduire au théâtre de l'hôtel. La porte du fond communique avec un autre salon où pend un lustre allumé. — Deux portes latérales. De chaque côté, une table avec des candélabres. A droite, tout ce qu'il faut pour écrire; à gauche, quelques livres.

SCÈNE I.

LUCIE, entrant par la gauche.

Me voilà prête. Maintenant, repassons un peu mon rôle. (Elle prend un livre et réfléchit.) Il est de retour, je l'ai vu; cette fois, ce n'est plus une illusion, comme j'en ai eu si souvent le soir, quand, retirée dans ma chambre, j'apercevais dans l'ombre de la rue un jeune homme immobile... les yeux fixés sur mes fenêtres... et qui restait là long-temps... bien long-temps. Chaque fois qu'il revenait, cette ressemblance me paraissait plus frappante; mais il n'était pas à Paris... et si je croyais le voir, c'est peut-être parce que je le désirais tant... Il est revenu! Ah! d'après le bonheur que cela me donne déjà, je m'effraie de penser que ma tante a failli aire de moi une coquette qui n'aime rien...

Heureusement, mon cœur était là, qui n'a pas voulu.

SCÈNE II.

HÉLOÏSE, en costume de bal; DE VALGENCY, LUCIE.

DE VALGENCY, à Héloïse, en entrant.
C'est à Pontoise que vous les avez rencontrés?

HÉLOÏSE.

Oui.

LUCIE.

Ma tante, est-ce que c'est là votre costume?

HÉLOÏSE.

Sans doute.

LUCIE.

Pour jouer la femme de Sganarelle?

HÉLOÏSE.

Je ne me soucie pas de paraître avec un habillement grossier.

DE VALGENCY.

Ça n'empêcherait pas de mettre vos diamans, tandis que, moi, je ne puis porter mes croix et mes décorations sur mon pourpoint de Sganarelle. Mais revenons à nos voyageurs... Ils ont accepté votre invitation ?

HÉLOÏSE.

J'ai leur promesse.

DE VALGENCY, appelant.

Germain! (Le domestique paraît.) Germain! en sentinelle sur le grand escalier par où arrivent les invités, et sitôt que MM. Albert et Léonard Thierry seront arrivés, introduis-les par ici. Il me tarde de les voir. Ah! Germain, excepté ces messieurs, personne dans les coulisses; rien que nos acteurs et les dames qui ont des rôles dans la comédie et l'opéra...

GERMAIN.

Mais les maris de ces dames?..

DE VALGENCY.

Exclus! les maris, surtout... Ils viennent nous faire des scènes de jalousie dans les entr'actes... Exclus, exclus... c'est une mesure généralement sollicitée.

HÉLOÏSE, souriant.

Par les maris ?

DE VALGENCY.

Non, par leurs femmes... (A Germain.) La salle est déjà pleine ?

GERMAIN.

Elle est comble, Monsieur.

DE VALGENCY.

Il reste les corridors. En se gênant un peu, tout le monde sera bien. Germain, toi que j'ai nommé mon contrôleur-général, veille à ce que les invités du spectacle s'en aillent aussitôt après. Que nous n'ayons pas tous ces gens-là au souper.

HÉLOÏSE.

Ça n'est bon que pour applaudir.

(Germain s'incline et sort.)

DE VALGENCY.

Sept heures! et Florestan n'arrive pas... A peine est-il venu à deux répétitions... Il m'avait promis d'être ici de bonne heure... pour faire un raccord avant le spectacle.

HÉLOÏSE.

Il est à supposer que de graves embarras le retiennent, car c'est montrer bien peu d'empressement, pour un prétendu.

DE VALGENCY.

Un prétendu ?

HÉLOÏSE, avec ironie.

Sans doute. Son mariage avec Lucie n'est-il pas arrangé entre vous ?

DE VALGENCY.

Quoi! vous savez...

HÉLOÏSE.

Je sais que vous feriez bien de me consulter dans certains cas... Je vous empêcherais, par exemple, de voter la dot de votre nièce à rétablir des affaires dérangées

DE VALGENCY.

Florestan?..

HÉLOÏSE.

Est ruiné,
LUCIE, qui s'était assise à gauche pour étudier son rôle, se levant.

Ruiné!

DE VALGENCY.

Comment savez-vous cela ?

HÉLOÏSE.

Qu'importe ? Cela est.

DE VALGENCY.

Ruiné!.. Je le plains de tout mon cœur... Si vous voulez que je vous le dise, je ne vois pas ce qu'il pourra devenir... Ce n'est pas en lui-même qu'il trouvera des ressources...

HÉLOÏSE.

L'homme le plus léger, le plus inconstant,

LUCIE.

Et pas aimable.

DE VALGENCY.

Un garçon nul tout-à-fait... Quelle différence avec M. Albert, par exemple!

LUCIE, avec joie.

Oh! oui.

HÉLOÏSE.

Et son frère, M. Léonard.

DE VALGENCY.

De l'esprit, du talent.

LUCIE.

C'est l'opinion générale.

DE VALGENCY.

Voilà le mari qu'il te faudrait.

LUCIE, vivement.

Vous trouvez, mon oncle ?

DE VALGENCY.

Je suis assez de ton avis, ce me semble.

LUCIE.

C'est moi qui suis du vôtre... Si vous saviez comme il est aimable, si vous saviez...

DE VALGENCY.

« Informé du grand bien qui lui tombe en partage, « Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ? »

Comme dit Gorgibus dans notre comédie... J'arrangerai cela avec papa Duparc, qui revient à propos de son voyage... Le verrons-nous, ce soir?..

LUCIE.

Comme nous allions partir de Pontoise, un monsieur est venu lui parler d'affaires très importantes.

HÉLOÏSE.

Et nous ne pouvions l'attendre... à cause de notre spectacle.

DE VALGENCY.

Et si M. Florestan n'arrive pas, le voilà manqué, notre spectacle... Un personnage où je devais être excellent!

GERMAIN, annonçant.

M. Léonard! M. Albert Thierry!

(Les deux jeunes gens paraissent dans l'antichambre, précédés d'un chasseur tout galonné d'or, qui s'arrête en dehors du salon.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONARD, ALBERT.

LÉONARD, au chasseur, en lui jetant son paletot.
Rentrez à l'hôtel... La voiture à miuit.

DE VALGENCY.

Eh ! les voilà ces chers voyageurs... Soyez les bien arrivés...

LÉONARD.

M. de Valgency, Mesdames, vous voyez par notre empressement...*

HÉLOÏSE.

Dont je vous remercie...

LUCIE, à part.

J'étais bien sûre qu'il viendrait !

DE VALGENCY.

Que c'est aimable à vous... fatigués comme vous devez l'être, et après votre chute... car je sais par la baronne...

LÉONARD.

Rien ne nous eût arrêtés.

DE VALGENCY.

Une invitation faite ainsi au dernier moment... Mais, à moins de l'envoyer à Riga...

LÉONARD.

Où elle aurait bien pu ne pas nous trouver.

DE VALGENCY.

Vos affaires sont-elles enfin terminées ?

LÉONARD.

Pas tout-à-fait... Les lois russes sont d'une lenteur en matière de succession...

DE VALGENCY.

Vraiment ?

LÉONARD.

Demandez à mon frère. (Bas, à Albert.) Dis donc quelque chose. (Haut.) Le désir de rentrer en France, où tout nous rappelait...

LUCIE.

Vous étiez bien impatients, sans doute...

ALBERT.

Oh ! oui, Mademoiselle, j'ai compris que l'exil devait être le plus grand des supplices... Et vous dire les sentimens de joie que j'ai ressentis quand j'ai revu...

LÉONARD.

L'asphalte des boulevards et l'obélisque de la place Louis XV... C'était un enthousiasme !

DE VALGENCY.

Mais vous avez laissé procuration là-bas ?..

LÉONARD.

Et nous sommes partis, emportant tout au plus une centaine de mille roubles.

DE VALGENCY.

C'est déjà fort gentil. Et la Russie, comment l'avez-vous trouvée ?

LÉONARD.

Fort civilisée... N'est-ce pas, Albert... (Bas, à son frère.) Dis donc quelque chose. (Haut.) Nous nous sommes crus à quelques lieues de Paris.

DE VALGENCY.

Pourquoi n'écririez-vous pas votre voyage ?

HÉLOÏSE.

Ces messieurs y pensent.

* Albert, Léonard, Héloïse, de Valgency, Lucie.

LÉONARD.

C'est déjà fait... au jour le jour... avec des vues... je vous ménage une histoire qui vous arrachera des larmes... Un vieux grenadier, débris de la grande armée !

DE VALGENCY.

La grande armée... j'ai connu cela, moi... le temps des grandes fournitures ! Tout était grand, alors !

HÉLOÏSE.

Vous avez aussi un opéra ?

LÉONARD.

Sésostris.

LUCIE.

Composé par vous ?

LÉONARD.

Paroles et musique.

HÉLOÏSE.

Vous m'en avez remis un fragment qui contenait des choses...

LÉONARD.

Heureux ! si elles avaient pu vous toucher.

DE VALGENCY.

Nous monterons *Sésostris*, et je me charge de vous obtenir un poème pour l'opéra-comique.

LÉONARD.

Monsieur...

DE VALGENCY.

Quant à vous, M. Albert, j'ai lu votre projet magnifique !

ALBERT, avec joie.

Est-il vrai ? Monsieur... c'est votre avis ?

DE VALGENCY.

L'idée la plus heureuse !..

LUCIE, à part.

Oh ! tant mieux !

DE VALGENCY.

Des plans conçus admirablement !

ALBERT.

Ah ! Monsieur, une approbation obtenue ici, c'est le prix le plus ardemment souhaité... Je reprends confiance en moi, en mon avenir ; le but qui me fuyait, je l'atteindrai.

DE VALGENCY.

Il s'agit d'organiser sans retard une commandite...

LÉONARD, à part.

Nous y voilà.

DE VALGENCY.

J'ai toute la bourse à souper, et, sans attendre à demain....

ALBERT.

Ah ! Monsieur, ma reconnaissance...

DE VALGENCY.

Comment donc ! mettre en lumière un génie ignoré...

LÉONARD, bas, à Albert.

Déjà du génie.

DE VALGENCY.

C'est un rôle dont je suis fier... Mais, propos de rôle, M. Florestan ne vient pas.

HÉLOÏSE.

C'est insupportable !

DE VALGENCY.

Vous saurez qu'il est ruiné... J'y suis pour 4000 francs.

HÉLOÏSE.

Vous lui prêtiez de l'argent.

DE VALGENCY.

Heu ! parce que je croyais qu'il n'en avait pas besoin.

LÉONARD.

C'est tout simple.

DE VALGENCY, à Léonard.

N'ébrutez pas cela.

LÉONARD.

Je serai aussi discret que vous.

DE VALGENCY.

Il faut être généreux... Il n'y a que mon huissier qui le saura.

HÉLOÏSE.

Enfin, grâce à M. Florestan, voilà notre comédie démontée.

DE VALGENCY.

Pas d'amoureux pour ma femme.

LÉONARD.

Je suis là.

DE VALGENCY.

Si cela se pouvait.

HÉLOÏSE.

Mais cela se peut parfaitement.

DE VALGENCY.

En si peu de temps...

LÉONARD.

Avec un bon souilleur... Que jouez-vous ?

DE VALGENCY.

Du Molière.

LÉONARD.

Molière, je le sais par cœur.

HÉLOÏSE.

Vous êtes charmant !

DE VALGENCY, avec force.

* C'est mon homme... ou plutôt c'est celui de ma femme... *

Un vers de mon rôle...

LÉONARD, cherchant.

Dans... dans...

DE VALGENCY.

Sganarelle.

LÉONARD.

Ah ! oui ! *Sganarelle*, ou le...

DE VALGENCY.

C'est moi, Madame la Baronne, la femme de *Sganarelle*.

LÉONARD.

Et *Cœlie* ?

LUCIE.

Moi, Monsieur.

LÉONARD.

C'est parfait. Je sais la pièce sur le bout du doigt.

ALBERT, bas, à Léonard.

Mais y penses-tu ?

LÉONARD, bas.

Laisse-moi donc ! (Haut.) Un amoureux qui revient de voyage, tout inquiet, car :

« De l'hymen de *Cœlie* on alarme son âme... »

En effet, pendant l'absence du jeune homme, on a voulu la marier à un autre plus riche.

LUCIE.

C'est bien cela.

LÉONARD.

Mais il se rassure,

« Car *Cœlie* a fait voir

» Des preuves d'un amour qui soutient son espoir. »

HÉLOÏSE et DE VALGENCY.

Bravo ! bravo !

LUCIE.

Tout-à-fait la situation.

ALBERT, à part.

Elle m'a regardé.

HÉLOÏSE.

Est-ce heureux !

DE VALGENCY.

Vous jouez.

LÉONARD.

C'est convenu.

DE VALGENCY.

Vite, vite, entre nous, un petit raccord. (Il va chercher un livre sur la table à gauche, et reprend sa position au milieu du théâtre.) Voici la pièce... seulement, j'ai fait quelques corrections...

LÉONARD.

A Molière ?..

DE VALGENCY.

Le farceur est un peu leste, et nos dames ont l'oreille chaste.

HÉLOÏSE.

Mon mari a changé les expressions qui...

LÉONARD.

Preuve de goût.

DE VALGENCY.

Vous comprenez que, pour notre auditoire, il y aurait trop de personnalités. (Il se met à feuilleter le volume qu'il tient.) Mais où diable est donc...

ALBERT, à Lucie, dont il vient de se rapprocher.*

Je serai jaloux de mon frère, Mademoiselle. Son rôle, dans cette comédie...

LUCIE.

Vous aurez le vôtre pendant le bal.

LÉONARD, à Héloïse, à part.

Pourquoi Lélie n'est-il qu'un amant supposé ; s'il était réellement épris de la femme de *Sganarelle*, je le représenterais avec plus de vérité.

HÉLOÏSE.

Quelle folie !

LÉONARD.

Oh ! non, je voudrais...

DE VALGENCY, à part, lisant un vers de *Sganarelle* pour avvertir qu'il a trouvé la page qu'il cherchait :

« D'un panache de cerf sur le front me pourvoir. »

* Léonard, Héloïse, Valgency, Albert, Lucie.

M'y voilà. Répétons-nous ici, ou sur le théâtre? — reins... Votre comédie, que fût-elle devenue ?

HÉLOÏSE.

Allons au théâtre.

LÉONARD.

Allons !

(Tous remontent la scène et s'arrêtent à la vue de Florestan qui se place entre Héloïse et de Valgency; Albert rejoint son frère à l'extrême droite.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Quelle file de voitures !

DE VALGENCY.

Florestan !

FLORESTAN.

Il m'a fallu descendre de cabriolet à deux cents pas de la porte... (A Valgency.) Bonjour, cher. (Valgency lui tourne le dos et se met à répéter son rôle à voix basse. Florestan salue Héloïse.) Madame... Eh ! M. Léonard... De retour, à ce que je vois?... Et le voyage en Russie?..

LÉONARD.

Monsieur... enchanté... Et comment se portent vos chevaux?.. *my dear*.

FLORESTAN.

A merveille, excepté un, *Bolingbroke*, qui a pensé se tuer et moi avec lui... c'est même ce qui est cause de mon retard... J'étais engagé dans un *steep-chase*.

LÉONARD, à part.

Avec les recors.

HÉLOÏSE.

Aujourd'hui, Monsieur, vous étiez aujourd'hui sur *Bolingbroke*.

FLORESTAN.

Non, Madame, j'étais dessous... Au moment de sauter une barrière, l'animal a fait tête à la queue et s'est abattu sur moi ; j'étouffais, lorsque des imprudens se précipitèrent à mon secours... s'ils m'avaient touché seulement du bout de leur gant, je perdais mon enjeu de 500 louis... c'est la loi ; heureusement, je me relève sans leur aide... houp ! en selle ! je repars, et je suis le premier à l'arrivée.

LUCIE, bas, à de Valgency.

Toujours les mêmes histoires !

DE VALGENCY.

Quand il n'aura plus de chevaux, de quoi parlera-t-il ?

HÉLOÏSE.

Ah ! c'est à cela que vous avez employé votre journée...

FLORESTAN.

J'étais meurtri, mais voyant la nuit venir, je n'ai fait qu'un temps de galop jusque chez moi, d'où j'arrive désespéré... car vous m'avez attendu.

HÉLOÏSE.

Fort patiemment.

FLORESTAN.

J'ai trop de savoir-vivre pour m'être cassé les

Cela ne devait pas vous préoccuper.

HÉLOÏSE.

M. Léonard se charge du rôle que vous deviez remplir.

FLORESTAN.

M. Léonard ? Permettez, mon cher de Valgency, je...

DE VALGENCY.

Meurtri comme vous l'êtes, vous ne serez pas fâché de devenir simple spectateur... Je cours donner un coup-d'œil à ma salle. M. Léonard, dans cinq minutes, au théâtre, pour notre record.

(Il sort.)

FLORESTAN, remontant le théâtre avec de Valgency.

Permettez, mon bon, je... (Il redescend entre Léonard et Héloïse.) Sans en vouloir à M. Léonard, permettez que je réclame contre une substitution...

HÉLOÏSE.

Devenue nécessaire... Il est difficile de jouer la comédie avec des gens qui ne peuvent venir répéter qu'après le coucher du soleil.

FLORESTAN.

Hein ?

HÉLOÏSE.

Je veux dire que vos *steep-chases* vous mènent d'ordinaire jusqu'à la nuit.

FLORESTAN, à part.

Elle avait choisi un singulier mot !

HÉLOÏSE.

M. Florestan, nous vous saluons, moi et ma nièce.

(Héloïse et Lucie lui font la révérence et sortent. Florestan reste interdit.)

LÉONARD, à Albert.

Decrescendo.

SCÈNE V.

LÉONARD, ALBERT, FLORESTAN.

FLORESTAN, à part.

C'est la jalousie... elle soupçonne peut-être mes projets de mariage. (A Léonard.) Avant tout, mes félicitations... Me voilà distancé, bonne chance !.. Je rejoins le Sganarelle, savoir s'il a parlé... lui recommander de n'en rien faire... Que la Baronne n'apprenne qu'après la signature.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ALBERT, LÉONARD.

LÉONARD.

Victoire !.. Le Florestan est bien ruiné ; ruiné de fond en comble !.. Nouveau Diomède, mangé par ses chevaux. Grâce à notre fortune, tu es

un homme de génie, et moi aussi... un grand compositeur, ça se voit, rien qu'à mes gants jaunes et à mon habit. O Humann! toi qui l'as fait, on devrait l'élever un Panthéon et y graver en lettres d'or : « Au roi des tailleurs, les parvenus reconnaissans. »

ALBERT.
Ta gâté m'étourdit... Sans elle, tous mes sinimens se révolteraient contre le mensonge dont nous nous couvrons...

LÉONARD.
Mensonge!.. Notre talent n'est-il pas réel?.. On ne voulait pas le voir au soleil, je lui ai donné un lustre de théâtre... C'est un procédé de lumière... comme au Diorama.

ALBERT, s'animant.
Tu avais raison, je le vois maintenant... Florestan ruiné n'est plus qu'un sot, et nous... Mais si l'on découvrirait...

LÉONARD.
Comment veux-tu?..

ALBERT.
Ce personnage de Pontoise que tu as pris pour le libraire...

LÉONARD.
Et qui m'a laissé dire... Or, le libraire n'a pas quitté Paris, à ce que j'ai su...

ALBERT.
Cela me fait craindre pour mon amour.

LÉONARD.
Oh! ton amour... Pour l'instant, il vivra de soupirs, car si tu vas brusquer le roman, il faudra justifier de ta fortune...

ALBERT, effrayé.
Tout serait perdu!

LÉONARD.
Une fois ta position faite...

ALBERT, avec joie.
Je me déclare!..

LÉONARD.
Et M. Léonard Thierry, compositeur de musique, a l'honneur d'annoncer le mariage de son frère Albert avec M^{lle} Lucie Duparc.

ALBERT.
Ah! mon ami, mon frère, l'espoir que tu me donnes exalte mon cœur et me rend fou!.. Lucie... ma femme!..

LÉONARD.
Nous faisons le voyage de noces en Russie, par reconnaissance d'abord, et puis pour voir si tes dessins, par hasard, ne sont pas un peu ressemblans.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE VALGENCY. ◊

DE VALGENCY, de la porte du fond, où il s'arrête.

Eh bien! M. Léonard, la baronne vous attend pour répéter... Vite, vite... Elle vous appelle, elle vous demande à tous les échos.

LÉONARD.

Je me rends auprès d'elle.

(Il sort.)

DE VALGENCY, à Albert.

Nous marchons... Je suis partout, je me multiplie... Les affaires sont menées de front avec les plaisirs. Je viens de parler de notre chemin de fer à un confrère qui joue avec nous... *Gorgibus*... Il prend 200 actions; avant minuit tout peut être enlevé... J'offrirai du chemin de fer à tout le monde, entre les sandwich et les glaces.

ALBERT.

Ah! Monsieur, c'est le bonheur de ma vie que je vous devrai peut-être.

DE VALGENCY.

Je sais... Reposez-vous sur moi, mon jeune ami, nous terminerons tout cela par un prompt mariage.

ALBERT, effrayé.

Un mariage, maintenant... Ah! Monsieur, je ne puis...

DE VALGENCY.

Parce que vous êtes amoureux... Mais ne nous bâtons pas de refuser... Il se pourrait qu'il fût question précisément de celle que vous aimez.

ALBERT.

O ciel!

DE VALGENCY.

Mademoiselle ma nièce m'a fait ses confidences, et je n'ai pas perdu de temps... Son père vient d'arriver... Par exemple, il est aujourd'hui d'une humeur massacrante!.. Je ne sais pas pourquoi... Ce qui ne m'a pas empêché d'aborder la question.

ALBERT, vivement.

Vous lui avez dit...

DE VALGENCY.

J'ai énuméré vos talens... Et ce qui est un point capital, votre belle fortune!..

ALBERT, à part.

Tout est perdu!

DE VALGENCY.

M. Duparc veut en causer avec vous, oui, il tient à ce que vous fassiez la demande vous-même... C'est un original... un être primitif... Dans un moment, je vous présenterai à lui.

GERMAIN, paraissant.

On attend Monsieur au théâtre.

DE VALGENCY, à Albert.

Pardon, l'on m'appelle...

« Je vous laiss'... L'oncle change... et red'vient Sganarelle. »

Eh! eh! eh! c'est un vers de ma façon. Quoi-que banquier, vous voyez qu'on monte un peu son Pégase.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ALBERT, seul.

Oh! oui, tout est perdu!.. Demander sa main, ce serait une action d'intrigant. Mon rêve s'évanouit, et c'est au moment où j'apprends qu'elle m'aime... Elle m'aime!.. O mon Dieu! ce qui devait me donner les joies du ciel, c'est là ce qui détruit tout... Ma tête se perd... Lucie!.. Lucie!.. Je lui dirai... Du moins, je serai resté honnête homme... Mais comment lui parler... devant tout ce monde?.. Une lettre!.. Oui, il n'y a que ce moyen...

(Il s'assied à droite et écrit.)

SCÈNE IX.

ALBERT, LUCIE.

LUCIE, entrant.

Je vais tâcher de trouver mon père... M. Albert!.. Il écrit... Qu'il est bien!.. Ce sera lui... mon mari!.. (En ce moment Albert a fini d'écrire. Il jette sa plume, et pose les deux mains jointes sur son front; puis, d'un mouvement de courage, il essuie une larme.) Il pleure!.. O mon Dieu! qu'a-t-il donc?.. Ma tante, qui m'avait dit de ne jamais m'attendrir aux larmes d'un homme... Ça me prouve bien que je ne suis plus coquette du tout, car voilà que j'ai envie de pleurer aussi.

ALBERT, qui a fermé et cacheté sa lettre, se lève.
Allons... Elle était là!..

LUCIE.

On vous laisse seul, M. Albert... Je croyais trouver ici mon père, qui vient d'arriver.

ALBERT.

Mademoiselle, avant de le rejoindre, écoutez-moi... Il faut que je vous parle à vous seule, et après ce moment il serait trop tard...

LUCIE.

Le cœur me bat!.. Il va me dire qu'il m'aime.

ALBERT, à part.

Trouverais-je des paroles?... (Haut.) Du jour où pour la première fois je suis venu ici, Mademoiselle, toutes mes ambitions n'ont eu qu'un seul but... J'avais une espérance pour un avenir lointain... Aujourd'hui... (A part.) Non, jamais je n'aurai le courage...

LUCIE, à part.

Mais cela n'est pourtant pas si terrible à dire.

ALBERT.

Mademoiselle... s'il était vrai qu'un peu d'intérêt... Daignez recevoir cette lettre... acceptez-la, je vous en supplie, et quand je serai parti... lisez... Adieu!..

(Il sort.)

SCÈNE X.

LUCIE, seule.

Adieu!.. Et tout à l'heure... ces larmes... Je tremble... On lui a peut-être dit que j'ai commencé par être coquette avec lui... Mais il doit bien voir que je l'aime, à présent... Est-ce que j'aurais accepté cette lettre... Et si je ne l'avais pas vu pleurer... bien certainement... Dois-je la lire?.. Oh! non, j'ai promis à mon père...

DUPARC, en dehors.

J'entrerai malgré toi.

LUCIE.

C'est lui!..

(Elle cache sa lettre.)

SCÈNE XI.

LUCIE, DUPARC, GERMAIN.

GERMAIN.

Mais Monsieur, ma consigne...

DUPARC.

Au diable! toi et ta consigne...

LUCIE.

Germain, ne voyez-vous pas que c'est mon père?

GERMAIN.

Je prenais Monsieur pour un mari.

(Il sort.)

DUPARC, agitant sa canne.

Je ne sais qui m'empêche de briser tout ici!.. Tu en es aussi, sans doute, de leur comédie?.. (A part.) Patience!.. J'y viens ajouter un petit intermède.

LUCIE.

Mon père, je n'ai pu refuser.

DUPARC.

Ce sera la dernière fois... car demain je t'emmène de cette maison, où l'on n'entre jamais qu'à travers des lampions... N'a-t-on pas voulu me refuser l'entrée parce que je n'avais pas d'invitation... Avec cela que j'étais déjà d'une humeur... Pourquoi as-tu quitté Pontoise sans m'attendre?..

LUCIE.

Ce monsieur qui est venu vous parler d'affaires...

DUPARC.

Le coquin! le misérable!..

LUCIE.

Mais à qui en avez-vous donc?

DUPARC.

Ce n'est rien... un souvenir de voyage.

LUCIE.

Ce monsieur vous retenait si long-temps...

DUPARC.

Et il me retenait bien!

LUCIE.

Que ma tante a cru devoir partir.

DUPARC.

Trainé devant le maire pour prouver mon identité!.. Mais quelqu'un me paiera cela... Où est ton oncle? il a une présentation à me faire.

LUCIE.

M. Albert!..

DUPARC.

Quitte la joie que tu fais paraître... car, écoute bien ce que j'ai à te dire : M. Albert ne sera jamais ton mari.

LUCIE.

Oh! mon Dieu.

DUPARC.

Jamais! il est ici, n'est-ce pas?... Il a recommencé à te faire la cour?. Dis-moi tout, voyons...

LUCIE, allant s'asseoir à la droite.

Je serai malheureuse toute ma vie!

DUPARC.

Ta, ta, ta, j'aime mieux que tu pleures maintenant que dans ton ménage... Tu sauras bientôt si j'ai raison. (Apercevant Florestan qui entre par le fond.) Ah! ah! voici l'autre... O Syons maître de moi.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN, à Duparc, sans voir Lucie.

Je ne me suis pas trompé... c'est bien vous que j'avais aperçu de loin.

DUPARC, froidement.

Moi-même.

FLORESTAN, inquiet.

Chez M. de Valgency...

DUPARC.

Je suis venu ici uniquement pour vous trouver, vous et...

FLORESTAN.

Mais vous n'êtes pas connu.

DUPARC.

Non, je ne suis pas connu.

FLORESTAN.

Vous vous êtes donc tous envolés de Pontoise... je n'ai plus retrouvé personne. (Apercevant Lucie.) Mais, chut! (Il s'approche d'elle.) Charmante Lucie...

DUPARC, à part.

J'ai bien envie... mais, non, il faut que mon cher beau-frère soit présent.

FLORESTAN, revenant auprès de Duparc.

Et mon affaire?... est-ce fait?

DUPARC.

Non.

FLORESTAN.

Manquée! ah diable! (Voyant que Lucie se lève.) Excusez-moi, Mademoiselle, si je ne m'empresse pas... un de mes amis... (Montrant Duparc.) de mes amis intimes, un riche *sportman*, grand amateur de chevaux de course, que je me suis chargé d'introduire et que je vous présente.

LUCIE, étonnée.

Vous me présentez... mon p...

DUPARC, passe auprès d'elle et lui fait signe de se taire.

Pas un mot, sors et va m'attendre dans la chambre voisine.

LUCIE, à part, en sortant par la gauche.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FLORESTAN, avec agitation, à part.

Cet emprunt manqué! (A Duparc.) Elle nous laisse, tant mieux!.. C'est elle que j'épouse...

DUPARC.

Ah! ah!

FLORESTAN.

Mais il me faut 30,000 francs à l'instant... Un de mes créanciers est ici et menace de tout divulguer 'si je ne l'apaise... Il n'y a que vous... Voyez, réfléchissez...

DUPARC.

Moi?

FLORESTAN.

Le quart de la dot, si vous me tirez de là...

DUPARC.

Vous m'offrez le quart de la dot?

FLORESTAN.

Si j'ai, avant une heure, trente billets de mille francs.

DUPARC.

C'est bien... je causerai avec M. de Valgency pour connaître ses intentions.

FLORESTAN.

Tout est décidé entre nous... Il n'attend que l'arrivée du père... un marchand de province, qui sera trop flatté...

DUPARC.

Vous croyez?

FLORESTAN.

Parbleu! un indigène de Mulbausen, né dans les toiles peintes... trouver pour gendre un *gentleman* comme moi.

DUPARC.

En effet!.. Eh bien! quand vous me verrez avec M. de Valgency, approchez... votre affaire sera bientôt faite.

FLORESTAN.

Vous êtes mon sauveur!

DUPARC.

Comptez là-dessus... (A part.) Allons rejoindre ma fille.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XIII.

FLORESTAN, seul.

Ah! sans lui, j'allais devoir en passer par la vieille cliente de Robert, à moins d'entrer dans les haras du gouvernement. Cette administration et les animaux qu'elle dirige ont été inventés pour améliorer réciproquement leur condition. Mais le mariage est une fontaine de Jouvence pour les fortunes délabrées... Courons rassurer mon créancier.

(Il va pour sortir par la droite, et s'arrête à la porte en entendant la voix de M. de Valgency.)

SCÈNE XIV.

FLORESTAN, DE VALGENCY, ALBERT;
puis, LÉONARD et HÉLOÏSE.

DE VALGENCY, ramenant Albert par le bras.

Êtes-vous fou, jeune homme?... Je vous trouve fuyant à toutes jambes dans l'escalier... Halte là!.. je vous consigne à mes gardes municipaux... Partir, quand je vais vous présenter à M. Duparc... à votre futur beau-père!..

ALBERT, à part.
Que dire?..
FLORESTAN, à part.
Hein!.. lui, mon rival... parce qu'on le croit riche... Un instant, je cours ébruiter l'histoire de l'héritage, et nous verrons alors!..

(Il sort par la droite.)
HÉLOÏSE, entrant par le fond au bras de Léonard.
Vous irez à merveille!.. Je suis dans le ravissement!..*

LÉONARD.
Si la mémoire me manque, j'improvise à la gloire de M. de Valgency... On mettra tout sur le compte des heureux changemens.

DE VALGENCY.
Il ne reste plus qu'à nous habiller... Où est Lucie?

HÉLOÏSE.
Avec son père, sans doute.

DE VALGENCY.
Je voudrais bien, pendant le temps qui nous reste... (Il remonte le théâtre et aperçoit Duparc.)
Eh! justement... Arrivez... arrivez donc...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUPARC, LUCIE, entrant par la gauche.

DUPARC.
Je tourne depuis une heure pour vous trouver.

DE VALGENCY.
Messieurs, je vous présente M. Duparc, le père de ma nièce.

LÉONARD, se retournant, foudroyé.
Oh!

ALBERT.
Lui!

LUCIE, à part.
Qu'est-ce qu'ils ont?

DE VALGENCY, à Duparc, achevant la présentation.
M. Albert Thierry, dont je vous ai parlé... un garçon de génie, auteur d'un travail sublime qui doit doubler sa fortune... M. Léonard, son frère, compositeur du plus grand talent.

DUPARC.
Oh! je connais ces messieurs.

DE VALGENCY.
Bah!

HÉLOÏSE.
Ne vous l'ai-je pas dit?

DUPARC.
Oui, oui, oui... nous nous sommes rencontrés.

DE VALGENCY.
Où ça?

DUPARC.
Dans nos voyages... en Russie... où ces messieurs ont été recueillir la succession d'un oncle... (A Léonard.) N'est-ce pas, jeune homme?

LÉONARD, à part.
Je suis sur la pointe d'une aiguille.

ALBERT, à part, regardant Lucie.
Devant elle!

* Léonard, Héloïse, Valgency, Albert.

DE VALGENCY, à Duparc.
Vous avez été en Russie... vous aussi?..
DUPARC.
Moi aussi, tout comme ces messieurs.
LUCIE, à Duparc.
D'où venait donc votre étonnement, ce matin?
DE VALGENCY.
Voilà de ces hasards auxquels on ne croirait pas... c'est charmant!

LÉONARD.
Oui!

DE VALGENCY.
Entre vieilles connaissances, les affaires vont marcher toutes seules... et nous pouvons causer de certains projets...

LÉONARD, à part.
Que veut-il dire?

ALBERT, à part.
Ai-je mérité cela?

(On sonne au-dehors.)

DE VALGENCY.
Ah! il est trop tard, c'est la sonnette de l'avertisseur!.. Il faut nous habiller, M. Léonard, vite... Pendant ce temps, l'aimable Albert va causer avec papa Duparc, en particulier, entendez-vous, Mesdames.

HÉLOÏSE.
Nous sortons.

DE VALGENCY.
Allons, M. Léonard... allons!

LÉONARD.
Je vous suis. (De Valgency sort.)

LUCIE, à Duparc, d'un air suppliant.
Mon père!

DUPARC, bas.
N'y songe plus.

HÉLOÏSE, à Lucie.
Viens-tu?

LUCIE, à part, s'éloignant.
J'ai bien le cœur à jouer la comédie.

SCÈNE XVI.

LÉONARD, DUPARC, ALBERT.

LÉONARD, à part.
On n'a qu'un père, et c'est juste à celui de la petite que je vais me livrer!

DUPARC, à Albert.
Eh bien! jeune homme... vous avez une demande à me faire? M. de Valgency m'a parlé de vos intentions à l'égard de ma fille.

LÉONARD, à part.
Hein! il manquait cela.

DUPARC.
M^{lle} Duparc est un riche parti, et votre recherche me fait supposer que tous les rapports de convenance... Vous apportez, me dit-on, un héritage...

ALBERT.
Monsieur...

LÉONARD, à part.
Quelle impasse!

DUPARC.
D'où vient cet air de consternation, tous les

deux... Ah! je devine, vous êtes peut-être curieux de savoir comment je me suis débarrassé de l'affaire dont on est venu me parler à Pontoise.

LÉONARD.

Monsieur, croyez que si j'avais su que mon étourderie...

DUPARC.

Tomberait sur le père de M^le Duparc... C'est jouer de malheur, en effet, comme de l'avoir choisi pour confident de vos duels, de vos aventures et de vos dettes.

ALBERT.

Nos dettes?

LÉONARD.

Hélas! nous ne sommes pas assez riches pour avoir des dettes!.. J'ai dit tout cela pour me vanter, ma parole d'honneur!

DUPARC.

Vraiment, tant d'imagination ne m'étonne pas: vous aviez déjà inventé une succession.

ALBERT.

Accablez-nous, vous en avez le droit, et cependant, si vous pouviez lire au fond de mon cœur... Mais tout nous accuse, et nous ne chercherons pas à nous justifier.

DUPARC.

Je le crois.

LÉONARD.

Je ne dirai rien pour l'essayer... Vous êtes négociant, Monsieur... vous savez qu'à toute production il faut un débouché; je pourrais vous dire que les produits de notre travail restaient entassés dans nos cartons, pourquoi?... parce qu'à Paris la réputation doit précéder le succès... Je ne vous dirai pas que cette réputation, pendant dix ans, nous l'avons cherchée dans le mérite et dans nos labeurs... et qu'enfin, voyant réussir tant de gens qui ne brillaient que du seul éclat de leur fortune, j'ai voulu nous faire aussi une réputation dorée...

DUPARC.

Mon blâme...

LÉONARD.

Je ne vous dirai pas de le faire tomber sur moi seul... pourtant les dés étaient jetés avant que mon frère sût quelle partie j'allais engager. Je n'accuserai pas M. de Valgency; mais, pauvre, mon frère ne pouvait obtenir de lui qu'il écoutât seulement ses plans industriels...

DUPARC.

Oh! je me fie bien à lui!

LÉONARD.

Riches!.. nous les voyons adoptés, célébrés, c'est superbe: réputation, succès, tout vient au devant de notre fortune supposée. Eh bien! que le succès soit justifié par le talent, et j'en appelle à tout autre qu'à vous pour nous absoudre d'une espèglerie qui, après tout, n'a fait de tort à personne... Devant tout autre, voilà quels seraient mes moyens de défense... mais, à vous, Monsieur, je ne dirai rien pour nous justifier.

DUPARC.

Et vous faites bien. J'aurais pu, comme tout autre, passer sur une ruse qui n'eût servi qu'à vous faire une réputation; mais l'employer pour vous introduire dans le sein d'une famille...

ALBERT.

Permettez-moi...

DUPARC.

Profiter de ce mensonge pour vous ménager l'amour d'une jeune fille... voilà ce qui n'est pas d'un honnête homme.

ALBERT.

Arrêtez, Monsieur... Par cela, du moins, je n'aurais pas démerité votre estime. J'aime Made-moiselle votre fille... oui, je l'aime, mais ce fut toujours en silence, jamais je ne lui ai dit un mot.

DUPARC.

Ce qui est plus... vous lui avez écrit; mais si ma Lucie a eu l'imprudence de recevoir votre lettre... du moins elle ne l'a pas lue... C'est à son père qu'elle l'a remise, et la voilà... je vous la rapporte toute cachetée.

LÉONARD, à part.

Une lettre!

ALBERT, à Duparc.

Lisez-la, Monsieur!

DUPARC.

Moi!

ALBERT, prenant la lettre.

Écoutez, du moins. (Il l'ouvre et lit.) « Made-moiselle, votre père vient d'arriver... on lui a fait en mon nom la demande de votre main. » Pour oser prétendre au bonheur de l'obtenir, il faudrait une fortune, et la mienne n'existe pas... Je m'éloigne sans même vous parler de moi... désespoir... c'est par ce dernier sacrifice que je puis rester honnête homme. »

LÉONARD, à part, entre ses dents.

Ancre de salut!

(Duparc prend la lettre et la relit tout bas.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HÉLOÏSE et LUCIE; puis, DE VALGENCY et FLORESTAN.

HÉLOÏSE.

M. Léonard, c'est vous que je cherche... Courez démentir un bruit offensant... On vient de dire à mon mari...

LUCIE.

Mon oncle est furieux... Il achevait de se costumer; c'est M. Florestan qui est venu lui dire... Une méchante calomnie, j'en suis sûre...

LÉONARD, à part.

Il sait tout!

DE VALGENCY, en dehors.

Je veux éclaircir sur-le-champ...

(Il entre costumé en Sganarelle : haut-de-chausses, pourpoint et toque de soie à larges raies, perruque à grandes boucles, bas rouges. Florestan entre avec lui et se tient en arrière. *)

DUPARC, à de Valgency.

Ah! que vous voilà bien équipé... Tournez un peu... tournez, qu'on vous admire...

DE VALGENCY.

Il s'agit de choses sérieuses.

* Léonard, Héloïse, Lucie, de Valgency, Florestan, d'abord en arrière; Duparc, Albert.

DUPARC.

Le costume est tout-à-fait propre à faire de la dignité.

DE VALGENCY.

Eh ! M. Duparc...

DUPARC.

Eh ! M. Sganarelle...

FLORESTAN, à part, avec stupéfaction.
Duparc !..

(Il veut s'éloigner.)

DUPARC.

Restez donc.

DE VALGENCY.

On dit que l'héritage de ces messieurs n'est qu'un conte.

DUPARC.

C'est M. Florestan, j'imagine, qui vous a si bien instruit ?

DE VALGENCY.

Oui, précisément.

FLORESTAN, inquiet, depuis qu'il a entendu le nom de Duparc.

Permettez... c'est de Monsieur lui-même que j'ai su à Pontoise...

HÉLOÏSE.

Où votre *steaple-chase* vous avait conduit...

DUPARC.

Où Monsieur courait après des emprunts usuraires pour dissimuler sa ruine...

DE VALGENCY.

Hein ?..

DUPARC.

Voilà le premier mari que vous aviez trouvé pour ma fille... (A Florestan.) Ma fille, Monsieur... il est fâché que ce soit à son père que vous soyez venu proposer le quart de la dot...

FLORESTAN, à part.

Va pour la vieille cliente de Robert... (Haut.) Je me retire, et cède la place aux héritiers de Russie... département de Seine-et-Oise.

(Il sort.)

DUPARC, à Valgency.

Que vous semble des turpitudes de votre M. Florestan ?

DE VALGENCY.

Il ne s'agit plus de M. Florestan, mais bien de ces messieurs... et tout cela ne me dit pas si leur héritage...

DUPARC.

Que vous importe ?..

DE VALGENCY.

Comment, lorsque je me suis compromis

pour eux en leur obtenant un poème et le placement de toute leurs actions... C'était une rage, une frénésie. Il n'en reste pas une.

DUPARC.

Vous voilà bien tel que je vous connais, servant et honorant quiconque a de la fortune... Et celle de ces jeunes gens, qui est la plus solide de toutes, vous voilà prêt à la méconnaître.

DE VALGENCY.

Ils en ont une ?..

DUPARC.

N'ont-ils pas leur talent ?

DE VALGENCY.

Du talent ! du talent ! Il est aisé d'en avoir. Mais avec du talent seulement, épouser ma niece... Non.

DUPARC.

Il me semble d'abord que Non, c'est à moi de le dire. Êtes-vous son père ? et prétendriez-vous, avec votre habit de Sganarelle, m'empêcher de faire ce mariage, s'il me convenait ?

DE VALGENCY.

Vous feriez une sottise.

DUPARC.

C'est votre opinion ?..

DE VALGENCY.

Oui.

DUPARC.

Ça me suffit, je les marie.

LUCIE, sautant au cou de son père.

Ah ! mon père !

ALBERT.

Ah ! Monsieur !

DUPARC.

Vous êtes bien heureux qu'ils m'aient tous mis en colère.

LÉONARD.

C'est un consentement *ab irato*.

DE VALGENCY, à Héloïse.

Je ne suis pas sa dupe... Il a une succession, j'en suis sûr...

DUPARC, à Albert.

Soyez un homme utile. J'oublie tout, parce que, sans héritage, il vous reste le talent. C'est encore le plus sûr moyen de parvenir.

DE VALGENCY.

J'en suis la preuve.

LÉONARD.

O la Rochefoucault !

FIN.

NOTA.—L'acteur le premier inscrit se place, au théâtre, toujours à la droite de l'acteur ; les autres, dans l'ordre où ils sont indiqués. Quand il y a, dans le courant d'une scène, quelques changemens de position, ils sont annoncés par des notes au bas des pages. — Toutes les indications sont données de la salle.